

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Recueil
2016 - 2017

Ateliers d'écriture
au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups –
parc et maison de Chateaubriand

Recueil 2016-2017

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand
Février 2018
Reproduction interdite © tous droits réservés

Conception et animation des ateliers, résumés des séances : Anne-Florence Ghali
Relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Version numérique consultable sur le site Internet du Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups : <http://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr>

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet culturel de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

Le présent recueil réunit des textes écrits durant les ateliers d'écriture de la saison 2016-2017. Chaque participant a pu y contribuer comme il le souhaitait, et ainsi enrichir de son écriture la production éditoriale de la maison.

Les ateliers d'écriture 2016-2017 ont été conçus et animés par Anne-Florence Ghali (Les Écriliens78), et coordonnés par l'équipe de la maison de Chateaubriand.

Avec pour fil conducteur l'autobiographie et l'écriture de soi, les dix séances ont chacune abordé un thème particulier, résumé en quelques lignes au début de chaque chapitre du recueil.

Les textes des participants sont reproduits dans leur intégralité et tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs ; seules quelques coquilles manifestes et certaines ponctuations ont été corrigées.

Merci :

à Anne-Florence

aux participants aux ateliers qui ont autorisé la reproduction de leurs textes dans le présent recueil :

Anmaric

Anna Ligier

Anne-Cécile Lecompte

Annick Nguyen (Mannick)

Claude Fontaine

Dominique M.

Édith Hélène

Évelyne Poutet

Gilles Davary

Isabelle Marx

Jean-Yves Saez

Laurence Krebs

Liliane (Sylvie Simon)

Marie Le Seviller

Max Galula

Pascale Hamon

et à tous les autres participants aux ateliers,

qui tous ont contribué, par leurs écritures plurielles et singulières, à la réussite de ces ateliers.

*J'ai pris la plume
ignorant ce que j'allais écrire...*

« Dans l'existence intérieure et théorique, je suis l'homme de tous les songes ; dans l'existence extérieure et pratique, l'homme des réalités. »

24 septembre 2016

Portrait de soi

À la lumière des portraits picturaux de la maison de Chateaubriand, et dans le sillage de différents extraits de récits autobiographiques, dresser un portrait de soi, physiquement, intérieurement, entre réalité, apparence et fiction.

Jeu

Je suis.

Je me suis. Comme une ombre.

Je suis à moi. Mais plus seulement, désormais.

Je la suis. Comme son parfum sa peau quand elle marche devant moi.

Qui suis-je ?

Je suis né à 46 ans et quelques mois et jours, je ne sais plus.

Je le lui suis redevable.

Je suis un homme nouveau, un nouveau-né.

J'ai le cheveu court, ou long, qu'importe. D'une taille lambda, à la couleur des cheveux commune, celle des yeux indéfinissable, sans signe physique caractéristique, je suis transparent, presque invisible.

Sauf pour ses yeux.

Je suis insensible au regard des autres, au portrait qui est fait de moi.

Je suis insensible au jugement des autres. Peu m'importe ce qu'on dit de moi.

Sauf elle.

Je ne vis qu'à travers son regard. Je ne peux respirer que du souffle qui vient d'elle.

Je joue.

Le jeudi, je joue gentiment au jeu du « jamais, fontaine, ton eau ne boirai ». Mais elle m'a mis en joue, ma mie.

Désormais je m'abreuve à la fraîche cascade de ses lèvres.

Je suis.

Je suis fier de moi. Je suis une pente glissante depuis que je me laisse aller à elle.

Je suis parfois fort marri de compter, trop souventes fois, les jours qui me séparent d'elle.

Je suis d'un naturel bonhomme, plutôt placide, parfois indolent, quand, elle, ne voit que le volcan, l'homme gourmand d'elle.

Je suis d'une infinie patience, laissant venir les événements – adviennent que pourra – quand, elle, ne connaît que l'impatient, avide de la revoir.

J'ai les rides de mon âge. D'aucuns disent les cheveux blancs de mes ans.

Je suis sûr que cela fait partie de mon charme.

Oui, je fais aussi dans l'autodérision. Car je ne suis pas sérieux.

Je suis joueur.

Je suis blagueur et taquin. Je reçois blagues et taquineries avec autant d'amusement que je les adresse.

Je suis certain que mes blagues sont drôles même si elles ne font souvent rire que moi.

Et elle, qui rit de bon cœur.

Je suis bon public.

Il faut se lever tôt pour m'ennuyer même si certains y parviennent aisément.

Alors je sais sourire benoîtement, répondre niaisement, et m'éclipser discrètement.

Je suis d'un tempérament circonspect. J'observe l'événement et réserve mon jugement.

Sauf avec elle, autant en emporte le temps !

Je suis. Je suis mon bonhomme de chemin et voici qu'elle est le carrefour.
Je suis fleur bleue. On ne dirait pas, comme ça, gars costaud, voix de stentor
mais plus que les romans noirs et les histoires de petits bonshommes
verts, j'aime les romans à l'eau de rose.

J'étais autrefois un peu cavalier mais depuis elle, suis devenu chevalier.
Lancelot du Lac de sa Guenièvre, Tristan de son Yseult, Roméo de sa
Juliette, Solal de son Ariane.

Je suis l'Abélard de mon Héloïse, le Salvador de sa Gala, le Louis de son
Elsa, le Victor de sa Juliette.

Je me suis découvert quand elle m'a découvert.

Je me suis mis à nu quand elle... enfin, vous m'avez compris.

Je suis fou d'elle car j'en suis amoureux.

Gilles Davary

J'ai vu la vie il y a un demi-siècle. En un temps où la télévision était en noir
et blanc et le Kodak Instamatic un cadeau d'exception. De moi, je garde
le souvenir d'une enfant sage, de promenades au jardin du Luxembourg,
d'interminables tours de manège, de rires de guignols et de glaces à la
vanille...

J'ai toujours le même regard. Mes yeux ont la couleur du ciel du midi qui
a vu naître mes parents. Il paraît que c'est le signe de l'élévation de l'âme.
Et la mienne aime voyager. Aujourd'hui je garde en moi la marque de ce
passé. J'adore le mouvement, les déplacements et l'avion. C'est lui qui m'a
le plus fait voyager. Les halls de tous les aéroports du monde ont connu
mon combi à roulettes et les talons de mes bottines. Au pays des globe-
trotteurs, je me suis parfois égarée mais jamais noyée...

Anna

*« [...] je n'ai laissé passer ma vie
complète que dans ces Mémoires. »*

Qui suis-je ?

J'ai 22 ans. Debout sur le pont balayé par les paquets de mer, je suis embarquée sur le ferry qui mène de Calais à Douvres. C'est la rentrée des classes, et je rejoins mon poste d'assistante de français, dans un village à seize miles de Glasgow. Des courriers échangés, puis un coup de fil de la directrice, m'ont confirmé ma candidature. L'école St Columba's m'attend, de même qu'une chambre chez l'habitant mise à ma disposition. Ma malle arrivera ultérieurement, en train de marchandise.

Ce départ n'était pourtant pas un coup de tête.

Dès la sixième, l'anglais avait été ma fenêtre d'évasion : rhumatismes articulaires aigus et souffle au cœur. Alitée quatre mois, seule le professeur d'anglais me rendait visite. J'ai tout de suite adoré cette langue anglaise, si intuitive, si subjective et si peu codifiée.

À 22 ans, l'Écosse, je connaissais déjà. J'y avais effectué plusieurs voyages d'été, dont le premier, à l'été 1968, avait été prolongé de trois mois – examens de fac reportés à la mi-octobre, événements de 1968 obligeaient. Or, ces trois mois-là, il fallait bien que je gagne ma vie. C'est ainsi que j'avais d'abord abordé à Edinburgh, dans une famille chaleureuse où je devins jeune fille au pair. Les enfants, Ian, 5 ans, et Fiona, 2 ans, étaient délicieux.

En route donc vers ce qui n'est encore qu'un tout petit point inscrit sur la carte d'Écosse, plein ouest, en longeant la Clyde : Kilmacolm. Quel délicieux instant d'exaltation ! Ma vraie vie commence.

Mon accueil à l'école fut enthousiaste. Dans cette école privée privilégiée, je bénéficiais de l'adoration de mes élèves, pour qui la pire punition devint d'être interdite de la conversation française avec « Mademoiselle ».

Beaucoup d'Écossais témoignaient envers la culture française du même attrait culturel que je témoignais envers la leur. Histoire partagée depuis la guerre de Cent Ans, haine partagée contre la terrible Albion. Je découvris les légendes gaéliques, les écrivains et poètes écossais, Robert Burns, Walter Scott, James Matthew Barrie, pas si inconnu pourtant : il est l'auteur de la pièce et du roman de Peter Pan.

Mon amie Molly écrivait sa thèse de doctorat d'État sur Racine et Valéry, rongée par son cancer qui eut l'élégance d'attendre la publication de sa thèse avant d'asséner à Molly son coup fatal.

Andrew et Isabel, jeunes professeurs de l'école, m'ont entraînée dans

leurs soirées. J'ai rencontré mon premier compagnon qui m'a décliné son attachement en vers de Robert Burns.

J'ai aussi rapidement émigré dans le quartier de l'université de Strathclyde à Glasgow, où j'ai rédigé mon mémoire sur les légendes écossaises.

Avec Liz, ma coloc, étudiante en français, nous échangeons du vocabulaire, bien sûr, mais nous chérissions tout particulièrement notre petit abécédaire coquin, l'argot de nos deux langues ! Que de fous rires !

Que j'ai aimé m'évader dans les longues marches sur la lande, longer les lochs, avec Frank, avec Liz. Loch Lomond aux méandres majestueux et Loch Katrine, blotti au creux des collines dressées qui l'enchaînent, restent ancrés dans mes rêves lorsque ma vie s'échoue... pour un temps. Deux blessures inscrivent un arrêt brutal à mon élan vital en Écosse même : chagrin d'amour et échec à l'oral du CAPES d'anglais pour cause... d'accent écossais.

Je rapatriai soudain ma vie à Paris, malade, anéantie, et j'engageai une introspection serrée. Après tout, en 1968, soit on partait à Katmandou, soit... Je ne suis pas partie à Katmandou...

Mais voilà que je sèche... et je m'agace. D'ailleurs, je suis venue à l'atelier pour « m'oublier », et non pas pour dire « je » à chaque ligne.

Je veux me taire sur moi-même, rester tapie au fond de mon terrier, garder privé férocement ce que peu connaissent.

J'évoquerai juste un certain altruisme qui me fit abandonner le professorat d'anglais pour m'engager dans mon métier de psychanalyste, mon autre passion.

Car la première, mon attachement à la terre écossaise, reste définitivement gravée, chaque été se terminant assez invariablement par un saut en avion, « là-haut » !

Un autre tournant décisif de ma vie fut l'arrivée de ma fille. Quel émerveillement, quelle attention constante lui ai-je donnée ! L'accompagner à s'épanouir, à révéler ses talents, et créer avec elle sa vie d'enfant, d'ado, de femme, avec, je l'espère, un peu moins d'obstacles que ce que l'Histoire avait réservé aux enfants du baby-boom dont je suis.

Alors maintenant ? Traduire parfois. Écrire ? Lire, en anglais, en français, tisser mon bilinguisme, pour continuer à advenir, toujours enthousiaste, toujours jeune...

Claude

*« Ménil est devenu plus fort que
jamais, et ses crèmes frites sont
dignes d'être servies à la table des
Dieux. »*

22 octobre 2016

Gourmandises

La gourmandise, papilles et âme entremêlées. Après avoir décrit, au plus proche de sa réalité mais sans le nommer pour le laisser deviner, un aliment sélectionné par nos papilles, il s'agit d'élargir cette expérience gustative en restituant, au moyen d'une recette de cuisine, un souvenir personnel.

J'aime

Le chocolat. Les petits pois. Les asperges. Les macarons. Les tuiles. Les palets bretons. Les œufs. Le sirop. Le miel. Les endives. La barbe à papa. Le goût du vent. L'odeur de l'écume de mer. Les saveurs des algues marines. Les senteurs d'herbes mouillées.

Je n'aime pas

Les choux de Bruxelles. Les épinards. L'eau plate. La viande rouge. Le whisky. L'alcool de prune.

Anna

J'aime

J'aime tout, enfin presque.

J'aime les crustacés, surtout ceux que j'ai pêchés, ramassés moi-même.

J'aime la galette-saucisse à sept heures du matin, au marché des Lices, à Rennes, avec un petit verre de muscadet, sec et râpeux à souhait.

J'aime les sot-l'y-laisse, et ce, bien avant de regarder Amélie Poulain.

J'aime manger avec les doigts, ça de moins à faire en vaisselle.

J'aime humer le bouquet, yeux fermés, puis regarder la robe d'un Saint-Estèphe, chambré, avant de le laisser emplir le palais puis réchauffer le corps.

J'aime déguster un Saint-Honoré, un petit, à trois choux (c'est trop chou).

J'aime le chocolat noir, amer, fort en goût.

Je n'aime pas

Je n'aime pas la langue de bœuf, à la sauce je-ne-sais-pas-quoi. (Désolé, mamy, fallait que je te le dise un jour).

Je n'aime pas la bière tiède, voire chaudasse, à l'anglaise (non, mais, quel gâchis !).

Je n'aimais pas les entrées de la cantine du collègue.

Je n'aime pas les beignets aux fruits, sorte d'étouffe-chrétien, qu'on devrait interdire.

Je n'aime pas le Talisker au cherry, improbable mélange de genres.

Je n'aime pas le riz au lait, genre de mets qui ne sait pas ce qu'il veut être, plat ou dessert.

Je n'aime pas le gloubi-boulga de frites molles et noyées sous un mastic façon sauce grand veneur mélangé avec du cheddar mal fondu, que les Québécois appellent poutine.

Gilles Davary

J'aime

Le chocolat noir, les pique-nique au bord de l'eau, les dimanches matins où rien n'est prévu, suivis d'un brunch impromptu, les repas « à l'envers », les dîners où chacun amène ce qu'il aime, le whisky tourbeux de l'île d'Islay, la pièce d'agneau à la sauce à la menthe dégustée dans le restau du

Loch Lomond, la liqueur à la crème de châtaigne, le miel chez l'apiculteur, le beaufort à la fruitière des Alpes, la tarte citron meringuée les jours de vague à l'âme, la piscine thermale, la pluie qui tombe sur la toile de tente, le gros bouquin fini à pas d'heure pendant tout un dimanche de gros temps, l'hiver, se raconter avec une bonne amie, le midi, à la crêperie d'Artagnan...

Claude

Je hume ton parfum qui souvent varie.
Je salive alors spontanément, j'avale ma salive, ton parfum m'enivre, mes narines se dilatent, un plaisir quasi immédiat monte...
Vais-je céder à ma gourmandise de suite ou différer un peu, te déguster avec une tasse de café, à température ambiante ou bien plus frais ?
Seras-tu fondant en bouche, parfumé au gingembre, à la cannelle, aux amandes, aux noix, aux myrtilles, croquant sous la dent ?
Me contenterai-je d'un ou deux carrés de toi ou de plusieurs, poussée alors par un besoin de consolation ?
Plaisir, besoin de magnésium ou consolation, quelles que soient les raisons de mon attirance pour toi, dans les placards de ma cuisine vert pomme, toujours ta place tu trouveras !

Le chocolat

Évelyne

Elle se fait lourde et rugueuse au creux de mes mains. Je la tourne et retourne, pour écouter le clapotis délicieux, à l'intérieur de sa chair. Mes doigts se promènent sur le tapis entrelacé de ses fibres, et cherchent les trois yeux. On dit qu'ils lui permettent d'éviter dans sa chute le dormeur allongé à l'ombre de ses palmes. Trois yeux magiques, comme ceux d'un

jeune elfe espiègle. Je sais qu'il me faudra trouver le plus fragile d'entre eux pour accéder au plaisir de sa chair désaltérante. Est-ce celui-ci avec une tache sombre ? Ou celui-là en creux profond ? Mes papilles savourent déjà son goût sucré et frais, mais je repousse le moment de briser le charme. Car pour accéder aux saveurs suaves et à la douce blancheur il va me falloir faire preuve de violence : percer à la vrille, casser à la masse cette coque. Je retiens l'instant de la promesse gourmande, sans me résoudre à briser la ronde caresse qui emplit mes mains de sa plénitude.

Une noix de coco

Dominique

J'ai la couleur sombre et pourpre du vin, celui qui accompagne un bon fromage.

Ma texture est tendre après cuisson, plus croquante sinon.

Je suis souvent servie en salade, en entrée, parfois un peu plus cuisinée et même poêlée.

Je libère des saveurs plutôt douces voire douceâtres qui te soulèvent le cœur.

Même la vinaigrette qui m'accompagne ne suffit pas à me rendre savoureuse à ton palais.

Et quand je me présente coupée en dés, sans hésiter tu choisis un autre mets...

La betterave

Laurence

Il est long, plus long que la banane, mais moins courbe.

Il est lisse, mais pas toujours.

Parfois, on distingue sur sa surface de longues nervures rugueuses. On

dirait alors une branche d'arbre peinte en vert.

Oui, car il est d'un beau vert frais, printanier, rafraîchissant à l'œil, promesse de ce qu'il offrira à nos papilles.

Il y a quelque chose de désespérément monotone dans ce légume, quelque chose de glacial, d'impassible. Si vous regardez un petit cageot de ce légume à l'étal du primeur, et que le marchand, conciliant, vous dit : « Servez-vous », inutile de perdre du temps à tâter, soupeser, évaluer sa fraîcheur : il est d'humeur égale, ce légume. Pas de prise de tête pour l'acheteur que vous êtes. Pas comme la tomate, par exemple, qui exige de la compétence, du doigté pour la choisir.

Mais, pardon, cher légume que finalement presque toute la famille avale sans broncher. Parce que tu es frais comme l'annonce ta couleur, parce que tu es croquant et juteux si la sauce est bonne, on te mange sans déplaisir. Une bonne mandoline et ta rigidité se métamorphose en rondelles ou en tagliatelles souples et décoratives.

Sous ta carapace, c'est donc un cœur bien tendre qui se cache ?

Le concombre

Mannick

Il repose sur un tapis de goémon et trône, écarlate, sur un grand plat ovale bordé d'un filet bleu.

Je le contemple. Émerveillée, l'œil brillant de gourmandise, je n'ose l'approcher. Enfin, je m'élançai et le saisis « à l'abordage », armée du casse-noix. J'inspire le fumet qui exhale une bouffée fraîche d'embrun. Déjà, la salive envahit ma bouche aussi vivement que la vague ventrue s'engouffre dans la grotte marine. Puis d'une bouchée, j'engloutis la texture compacte, juteuse, soyeuse, fibreuse. Gloutonne, je broie la chair sous mes molaires. Puis freinant la frénésie de mes mâchoires, je la mordille et m'en amuse sous mes canines. Oh ! Suspends ton avidité, Claude, car jamais tu n'auras plus de deux bouchées !

Alors, je saisis délicatement chacune de ses six fines pattes que j'aspire en émettant un léger murmure aqueux.

J'ai évidemment gardé la seconde pince pour la fin, et la déguste avec une infinie tendresse.

Mon goût de Parisienne s'arrête à ce délice. J'oublie le ventre, le plus goûteux et le plus juteux de sa personne, aux dires de mon cher ami breton. Je le lui réserve et lui dédie cette ode en souvenir de tous nos heureux moments partagés.

Le crabe

Claude

Je suis né du nectar des fleurs. Seul le printemps, poussé par le solstice, me procure l'essence qui fait de moi cet élixir de soleil. Je suis le mieux gardé de toutes les préparations. Logé à l'étroit dans des alvéoles, bien à l'abri de la lumière et du vent, mes ouvrières ailées me surveillent sans cesse. Apportant à ma texture d'abondantes saveurs venues de bien des plateaux différents, je rivalise avec l'or. Ma chair garde dans ses fibres l'extrait même qui le compose. Ce sont les vents traversés par les dards de mes ouvrières qui façonnent mes exceptionnelles saveurs.

Et s'il n'y avait pas l'ambroisie, je serais sans nul doute le nectar des dieux...

Le miel

Anna

Lorsque je t'ai goûté la première fois, j'ai tout de suite aimé ta saveur piquante et la couleur de tes fines lamelles roses ou orangées, sans trop savoir qui tu étais...

Une autre fois je t'ai découvert en morceaux dorés, enrobés de sucre épais, et j'ai retrouvé ce goût acidulé qui à chaque fois me plaît !

Je sais maintenant que tu n'es pas une pomme de terre difforme et monstrueuse et que malgré ton apparence brute et terreuse, après

quelque savante transformation, vinaigrée ou confite, c'est toi qui ravis mon palais.

Le gingembre

Laurence

Depuis ma plus « tendre » enfance, je te consommait, tantôt chaud mélangé au café, tantôt glacé parfumé au sirop de fraise, tantôt sous ta forme liquide, tantôt transformé en fromages parfumés.

Et puis, il y a une quinzaine d'années, des troubles digestifs inexplicables se sont installés et j'ai découvert, après beaucoup de tâtonnements, qu'à ta protéine allergique devenue j'étais.

Il a fallu accepter, puis par d'autres breuvages crémeux te remplacer.

Je m'y suis peu à peu habituée, avec des phases nostalgiques où mue par un désir impérieux et soudain, je te dégustais séance tenante sous la forme aboutie d'une tranche de comté fruité, accompagnée d'un bon verre de Merlot.

Hélas, ô grand hélas, dans les heures qui suivaient je dégustais, sous la forme de manifestations douloureuses cette fois.

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. Eh bien non !

Et je me jurais, douloureuse et percluse, qu'on ne m'y reprendrait plus !

Le lait

Évelyne

Souffrances (quoi que...)

Il y a d'abord un emballage, qui annonce la couleur, par son côté clinquant, presque claquant, de cette chose qui colle et qui coule quand on la fait fondre.

Ça se déballe à deux mains. À bâbord, pouce et index pincent quand pouce et index tirent à tribord.

Voici l'objet ! D'abord son parfum, petit fumet de phéromones sucrées qui se lance à l'abordage de vos muqueuses olfactives. Les yeux fermés, vous savez que c'est lui – et que ce sera bon.

Vous le portez en bouche. C'est alors que d'onctueuses molécules se ruent sur vos papilles gustatives. Expérience de transcendance associée.

Un petit goût lacté le dispute en finesse aux effluves de caramel et ces informations s'entrechoquent dans votre cerveau. Décharge glycémique. Grâce à ou à cause de 2 cm³ parallélépipédiques de caramélitude.

Vous le laissez sur la langue. Que ça dure longtemps. Ne pas le croquer. Avantage : ça permet de ne pas l'ouvrir. D'ailleurs, il n'y a rien à dire ; ça se passe de commentaires.

C'est une activité solitaire, un plaisir égoïste ; ça ne se partage pas. Tout au plus, connaît-on des gens qui ont déjà vécu ça.

Vous baladez cette petite pierre dans votre palais. Ça vient cogner contre les dents. C'est encore assez dur.

Vous laissez fondre. D'ailleurs c'est vous qui fondez ; vous vous ramollissez de plaisir.

Pour un peu, vous vous prenez pour Goethe ; vous songez à Charlotte. Même si vous n'êtes plus tout jeune, vos souffrances disparaissent.

C'est plutôt original, comme sensation.

Un bonbon Werther's Original®

Gilles Davary

La cuisine est petite, les espaces de travail réduits car encombrés de boccas et de robots ménagers, mais l'ambition est grande et le temps est compté : on prépare le repas de la fête du Têt.

L'atmosphère est fébrile. Il ne faut rien rater, il faut que ce soit copieux : toute la famille sera là.

Sous la férule de l'aïeule, je remplis une profonde marmite d'eau et d'épices exotiques odorantes. J'y plonge la viande qui fera le bouillon. Il fait chaud, mes joues rougissent. Je goûte le bouillon, je le fais goûter à

l'aïeule qui, magistrale, tranche : un peu plus d'anis étoilé, un peu trop de clous de girofle. Panique : il faut les retrouver ces petits clous qui se jouent de mon écumeiro et dansent malicieusement dans le bouillonnement de l'écume.

Ah ! il ne faut pas oublier de mouiller les galettes de riz mais pas trop ni trop tôt. Il faut aussi les laisser s'égoutter mais sans les déchirer !

À mesure que le temps s'écoule, l'espace exigü de la cuisine ne cesse de se rétrécir, tandis que nos doigts agiles découpent, mélangent, roulent et composent des plats qui vont bientôt réveiller nos papilles. C'est la panique, mais c'est aussi l'émulation, l'excitation, le désir de donner du plaisir en écoutant le silence qui accompagne la dégustation.

Mannick

La station spatiale avait pris son port d'attache sur la galaxie des Aussome. Aujourd'hui était jour de relâche. Les hommes d'Azort pouvaient se livrer à leurs occupations favorites.

Certains d'entre nous – dont j'étais – s'adonnaient à la préparation de mets et de plats pour agrémenter notre prise de quart. Les cuisines étaient au-dessus de la salle des machines. De là montaient des odeurs d'huile rance et de métaux chauffés. C'est dans cet antre qu'il nous fallait faire nos préparations.

Dans des coupelles d'eau de zenz chauffées à blanc, je jetais des particules d'Elexium ; ces fines poussières de roche d'Azort. Chauffées à très haute température, elles prennent l'aspect de petites boules de feu. Immergées dans l'eau, ce sont les seules à rester allumées même lorsqu'elles sont en fusion.

Au bout de quelques minutes, elles deviennent transparentes comme le cristal. Après les avoir égouttées, elles se dégustent avec un amalgame salé de fibres de nuage.

Quel délice, ces particules d'Elexium après un si long voyage transplanétaire...

Anna

En soi, c'était un samedi extraordinaire : maman se levait tôt, avant tous. Non pas qu'elle tardât ordinairement au lit, mais elle se couchait si tard, en prolongeant ses soirées, nourrie de lectures et de mots croisés, lorsque nous étions tous couchés.

Ce samedi, donc, revenait chaque année – le premier samedi de septembre. C'était « avant » – sous-entendu « que mémé nous quitte », en 1970.

D'allure conquérante, maman partait en tirant sa « poussette de marché », et elle prenait le « métro » à Bourg-la-Reine, jadis nommé ainsi... avant qu'on le nomme RER ! Elle descendait à Denfert-Rochereau et de son petit pas pressé, elle s'engouffrait dans la rue Daguerre. « C'est le seul endroit où l'on trouve du bon poisson, du poisson frais, et de toutes les espèces », commentait-elle.

Car il les fallait tous, ces poissons nécessaires à la réussite de la recette. Certes, les arrivages étaient moins fréquents et plus hasardeux qu'aujourd'hui. La Méditerranée était encore à une nuit toute entière de transport, de la rue Daguerre justement.

En fin de matinée, maman rentrait de son voyage parisien, fourbue et triomphante, sa poussette aux effluves marins débordant de tous les poissons requis.

Maman s'enfermait alors dans la cuisine. Interdite la cuisine !

Prévoyant, papa avait cuit les steaks hachés et les patates à l'eau.

Triste pitance vite avalée sur un coin de table dans la salle à manger.

La cuisine vivait une effervescence rare, remplie du fracas des casseroles et du grand faitout, tiré du haut du placard pour la circonstance.

Le premier effluve du fumet d'ail, de fenouil, de thym et de court-bouillon nous transportait sur les collines de Provence, que nous visitions parfois l'été.

Vers le milieu de l'après-midi, maman réapparaissait, décoiffée, épuisée, satisfaite.

Fin du premier round.

La soirée était calme. Accalmie suspecte.

Le second round nous attendait le dimanche matin. Comme il ressemblait aux matins de Noël, lorsque nous attendions le signal qui nous précipiterait au pied du sapin.

Papa, cette fois, prenait le commandement. Nous tirions les rallonges de la grande table de la salle à manger, et la recouvrons de la grande nappe blanche en lin du Béarn. Nous dressions la table avec les assiettes

du service de fête aux étoiles d'or, les verres à pied, 1, 2, 3, et les couverts en argent.

Maman réchauffait le plat et montait la rouille safranée.

À midi, le carillon sonnait. De toute la région arrivaient les oncles et tantes, cousins et cousines. C'étaient les retrouvailles de la rentrée.

Alors, nous prenions place autour de la table, et maman apportait, d'un pas solennel, la soupière fumante dans ses bras tendus.

Le « oh ! » d'extase jaillissait de toutes les bouches, l'étonnement feint dans le regard.

Maman présidait à la cérémonie du service et donnait à chacun sa trouvaille qu'elle brandissait triomphalement dans la louche, en nommant le rouget grondin, le congre, la rascasse, le saint-pierre, la langoustine.

Maman nous offrait sa bouillabaisse annuelle.

Claude

Recette japonaise – ou presque

Dans l'appartement.

« Papa, ce soir, c'est moi qui prépare à manger !

– Chouette, chouette, chouette » s'exclame le père en pensant intérieurement *vite, commander une pizza*.

L'adolescent, fier de lui, se rend dans la cuisine. Du salon, son père le hèle :

« Et que vas-tu nous préparer de bon ?

– Surprise ! tu verras... »

(*Bon sang, mais il est où le numéro de l'italien ?*) « Très bien, je te laisse faire, alors. »

L'adolescent ferme la porte de la cuisine pour mieux ouvrir celles du réfrigérateur et de tous les placards du garde-manger. D'un « voyons voir » enthousiaste, il s'attelle à son Grand Œuvre.

Il sort tout. Il vide les étagères de tout ce qui est comestible et, même si ça porte un nom inconnu de lui, dispose toutes les victuailles sur la table centrale.

Qu'est-ce qu'on a ? s'interroge-t-il.

Il y a tout, et son contraire. Des restes, surtout. Du salé, du sucré, de l'aigre, du doux, de l'amer, de l'acide. Des fruits et des légumes, des viandes qui blanches, qui roses, qui rouges. Pâtes et pâtés. Du beurre, des œufs, du fromage (*Bof*, se dit-il). Puis, tout ce qui, selon lui, donne du goût : sel, poivre, épices diverses et variées, de toutes les couleurs possibles, sauf bleu. Condiments et autres sauces. Il sort, pêle-mêle, huile, vinaigre, mayonnaise, ketchup, moutarde, vinaigrette. Et des cornichons. *C'est bien, ça, des cornichons !*

C'est la première fois qu'il cuisine. Enfin, cuisine, disons qu'il se trouve dans la pièce qui porte ce nom pour y faire autre chose que simplement mettre les pieds sous la table.

Le père colle son oreille à la porte. Des coups de couteau sur la planche à découper ; des ustensiles qui frappent des récipients. Il hésite. Il ne sait s'il doit entrer, pour veiller à la sécurité physique de son rejeton et, accessoirement, à la sécurité alimentaire de sa propre personne.

Il n'ouvre pas et retourne s'asseoir dans le canapé (*Après tout, il faut bien mourir un jour !*). *Penser à rédiger mon testament s'inscrit dans son esprit.* Là-bas, de l'autre côté de la porte close, le jeune homme s'affaire.

Il n'y a ni fumet ni odeur. *On mangera froid ce soir*, pense le père. *Ou alors, on n'a pas encore inventé le feu.*

Mais des bruits de robinet et de placards claqués semblent indiquer qu'on est venu à bout de l'ouvrage et que l'alchimiste amateur a produit sa pierre philosophale.

« À table ! »

L'appel de la forêt, pardon, de la cuisine sonne comme un rassemblement des troupes avant de sortir des tranchées.

Quand faut y aller, faut y aller, songe le père en s'entendant prononcer un guilleret « *J'arrive* ».

« Qu'as-tu préparé ? »

– Ben, vas-y, goûte ! »

Première bouchée.

Silence.

Deuxième bouchée.

« Dommage que tu aies attendu l'absence de ta mère, un soir, pour jouer au cordon bleu.

– Je préférerais que tu goûtes d'abord.

– C'est gentil. »

Troisième bouchée.

« Et comment s'appelle cette salade, cette recette multicolore, multi-saveurs ?

– C'est japonais, enfin je crois. Mon pote m'a dit que ça s'appelait du fouzitou. »

Gilles Davary

C'est à la journée d'automne organisée par la mairie de Sceaux que je t'ai découverte.

J'ai d'abord vu la magnifique marionnette du stand de légumes d'automne au milieu desquels elle trônait. Elle a immédiatement touché mon âme d'enfant et fait naître une joie spontanée et une curiosité gourmande.

Puis j'ai tourné la tête et je t'ai vue, étrange courge couleur chair, en forme de Barbapapa, me replongeant instantanément dans l'univers naïf de ces étranges créatures où chacun se transformait à volonté...

J'ai demandé à mon amie Nadia qui m'accompagnait comment tu te nommais.

Elle a dit ce nom qui sonne fort et exotique : butternut.

La cuisinière derrière le stand installée nous a fait goûter sa recette à partir de toi déclinée.

Et j'ai adoré ! « Révélez-nous le secret de tant d'onctuosité ! » me suis-je exclamée.

D'abord impressionnée par mon impétuosité puis flattée par ce franc succès, elle s'est exécutée.

« Dans la poêle quelques blancs oignons vous faites revenir après les avoir émincés.

Dans la marmite les morceaux de butternut préalablement découpés avec de l'eau vous ajoutez.

Faites cuire.

Une fois les oignons cuits, de la noix de muscade finement râpée, une généreuse louche de crème et un peu de sel vous ajoutez.

Mixez et dégustez ! »

Et c'est bien ce que nous fîmes regroupés autour de ce stand, ainsi que d'autres passants par le parfum de la soupe alléchés.

L'atmosphère était chaleureuse, les personnes détendues et nous nous mîmes à converser simplement, au cœur de ce jardin public, habillé des couleurs et des saveurs de l'automne pour cette occasion.

Évelyne

Chaque année, pour Noël, nous nous retrouvons dans la grande maison centenaire, au cœur du Jura. Nous superposons des pull-overs et des écharpes pour résister aux courants d'air. Mais au moment des repas, dans la salle à manger devenue trop petite pour notre assemblée, nous nous serrons épaules contre épaules, et peu à peu, retirons nos pelures successives dans la chaleur des discussions, des éclats de rire, des plats fumants qui circulent. Ces moments s'éternisent, nos gaies retrouvailles s'alanguissent dans la tiédeur de la pièce et l'ivresse des bouteilles qui se succèdent. Cette année-là, je décidai de régaler notre famille d'un beau foie gras préparé par mes soins. Habituellement, nous nous contentons de plats plus économes pour notre grande tribu. J'achetai, pour la toute première fois, trois beaux foies de canard, et patiemment, avec le plaisir accompli d'une mission salvatrice, les dénudai de leurs petits nerfs chargés d'aigreur. Puis vint la macération. Je jouais à l'alchimiste mêlant Armagnac, vin de Xérès, et vin doux aux épices délicatement dosées. La cuisson fut longue et attentive, les yeux rivés sur le thermomètre du bain-marie. Je me laissais enivrer par les effluves issus du four. Après le repos de la terrine sur la margelle de la fenêtre, une appétissante couverture jaune enrobait la chair fondante et parfumée. Lors du service, le succès fut immédiat : les voix laissaient éclater leur contentement, les écharpes et les châles tombèrent rapidement des épaules, les rires se firent plus sonores. L'exubérance était parmi nous. Ce n'est qu'un peu plus tard que je compris que j'avais confondu centilitre et décilitre : mon foie gras était dix fois plus chargé en saveurs alcooliques que celui de la recette ! Qu'importe ! Désormais c'est lui qui vient ponctuer, chaque Noël, notre joyeuse dégustation dans un doux brouhaha, au milieu du silence blanc des sapins enneigés.

Dominique

« On avait mis un cuisinier à mes ordres. [...] On me servait d'abord un potage à l'huile et aux lentilles, ensuite du veau aux concombres ou aux oignons, du chevreau grillé ou du mouton au riz. On ne mange point de bœuf, et la viande de buffle a un goût sauvage. Pour rôti, j'avais des pigeons, et quelquefois des perdrix de l'espèce blanche, appelée perdrix du désert. Le gibier est fort commun dans la plaine de Rama et dans les montagnes de Judée : il consiste en perdrix, bécasses, lièvres, sangliers et gazelles. [...] Pour légume on m'a continuellement fourni des lentilles, des fèves, des concombres et des oignons. [...] Quant aux fruits, je mangeai, comme à Jaffa, de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes et des figes [...]. »

« [...] parlons d'abord de ma famille ; cela est essentiel, parce que le caractère de mon père a tenu en grande partie à sa position et que ce caractère a beaucoup influé sur la nature de mes idées en décidant du genre de mon éducation. [...] Né avec un sentiment absolu d'indépendance, je n'estimais peut-être pas assez, autrefois, l'avantage d'être sorti d'une ancienne maison ; mais depuis qu'on a voulu prouver que la noblesse n'était rien, j'ai senti qu'elle valait quelque chose ; et j'aime à présent à retrouver le gentilhomme sous la plume de Montesquieu, comme à sentir la chevalerie dans la lance de Bayard. »

19 novembre 2016

Généalogie

La généalogie retrace la ramification de notre filiation et s'étend ici, dans le sillage de Chateaubriand qui connaît tous ses arbres « par leurs noms comme [s]es enfants », à toutes nos relations fortes. Après avoir restitué l'éclat d'un membre de cette arborescence, nous avons abordé la figure stylistique des vers rhopaliques pour mettre en scène notre relation à la majesté de l'arbre.

Celui qui, prénommé Andrea, troufion italien envoyé sur le front albanais en 1912, fut atteint de paludisme, ce qui occasionna son renvoi à l'arrière, armé seulement d'une bouteille de quinine et de beaucoup de courage. Il réussit malgré la fièvre et contre toute attente à rentrer chez lui à Zara (actuelle Zadar, Croatie) en parcourant cinq cents kilomètres environ, la plupart du temps à pied, dormant d'un œil dans les fourrés, aux aguets... Il finit par retrouver sa ville natale au bout d'un mois ; en piteux état il est vrai, mais vivant.

Celui qui, habile navigateur à bord de sa fière goélette, parvint à manœuvrer, seul, debout sur le pont, la fringante embarcation à travers un détroit de l'Adriatique des plus serrés au beau milieu d'une tempête apocalyptique et tout ceci avec 40° de fièvre et un début de pneumonie. Celui qui, sujet à des accès de malaria récurrents, gémissait et implorait

à grands cris sa mère morte pourtant depuis fort longtemps tandis que les enfants, l'oreille collée à la porte de la chambre du malade, trouvaient cette situation incongrue hilarante. Ils riaient à gorge déployée, naïfs et cruels garnements qu'ils étaient.

Celui qui en 1935 conduisait sa Citroën traction avant sur l'unique route de l'Île de Ré, se plaignant qu'on le rappelle à l'ordre car il roulait comme un escargot et contemplait le paysage au lieu de fixer la route, déserte il est vrai à l'époque. Les temps ont bien changé !

Celui qui observait longuement la mer ou les reflets moirés orange et mauve du soleil finissant sur les marais, magiques liquidités... et qui trouvait que la vie était décidément très belle...

Sylvie Simon

Celle qui de sa voix de cristal décrochait les étoiles.

Celui qui lui donnait la réplique les soirs de grand gala.

Celle dont l'image dans le miroir est semblable à la mienne.

Celui qui faisait la joie des jardins du pays d'oc.

Celle qui aimait les fleurs comme on aime l'automne.

Celui qui donnait aux uns des nouvelles des autres.

Celui qui soignait les cœurs avides de la vie qui s'éloigne.

Celui qui prenait à la mer le souffle de la vie pour nourrir les autres.

Anna

Celui qui habitait sur la place du village, auprès de la fontaine, et que l'on nomma le « Père Fontaine ».

Celle qui regardait les vents arracher les bruyères, et créait Heathcliff chevauchant vers Catherine.

Celui qui, exalté par le passage de la 2^e DB, s'enrôlait à l'instant pour libérer son pays de la botte.

Celle qui transmettait l'émerveillement de la vie.

Celui qui parvenait à supprimer l'apartheid dans la loi.
Celles qui toutes secondaient les Grands Hommes de la Grande Histoire
et écrivaient discrètement l'histoire des êtres humains.

Claude

Celui qui pétrit la pâte tard dans la nuit pour qu'au petit matin, tu retrouves
la mie qui accompagne ton déjeuner.
Celle qui s'endort dans son fauteuil un livre à la main.
Celui qui joue parfois du piano quand tout le monde est réuni.
Celui qui aime prendre un verre de mojito à la terrasse d'un café parisien.
Celle qui avec patience et douceur prépare soigneusement chaque repas
de sa jeune progéniture.
Celui qui aime lézarder au soleil dans un parc ou au bord de l'océan loin
des autres et de l'agitation urbaine.
Celle qui aime rouler vite malgré la limite imposée.

Laurence

Ceux qui étaient avant nous

Celui qui glanait les blés
Celle qui tenait la maison
Celui qui était parti de l'autre côté du monde
Celle qui aurait bien voulu y aller
Celui qui prêchait aux colonies
Celle qui soignait les autres
Celui qui venait d'un autre pays
Celle qui en tomba amoureuse
Celui qui voulait faire comme son père
Celle qui ne voulait pas être comme sa mère

Celui qui claquait l'argent
Celui qui recevait des roses, et encore des roses
Celui qui partait, puis revenait
Celle qui élevait les enfants
Celui qui faisait des enfants, ici et ailleurs
Celle qui écrivait
Celui qui rencontra ma mère
Celle qui dit oui à mon père

Gilles Davary

Celui qui, le soir venu, préférait rester dans la pénombre, silencieux, pensif, en retrait du monde.
Celle qui, chapeauté, de mise soignée, sans doute parfumée, riante, détone sur la photographie sépia.
Celui qui, avec ce regard si doux et bienveillant, cache aux siens une souffrance inguérissable, inavouable et dévorante.
Celle qui aurait voulu lire, apprendre, écrire et lire encore et encore.

Édith Hélène

Vieillesse...

Tu as dix-huit ans.
Ta famille, modeste mais si chaleureuse ; ton pays, la Tunisie, avec sa douceur de vivre, son soleil et sa mer si proche, t'offrent une jeunesse qu'on peut dire heureuse.
Tu sais accomplir toutes ces tâches que doit connaître une bonne ménagère, car tu as fréquenté le Lycée italien de Tunis où, chaque matin, après la levée du drapeau aux cris de « Vivo Duce », coudre, cuisiner, apprendre à mater sur de grandes poupées, sont les matières de base.

Lors d'une fête familiale, ta mère vient vers toi. Un élégant jeune homme l'accompagne. Tu devines, plus que tu ne vois avec précision, ses traits. Ta mère a insisté pour que tu ne portes pas tes lunettes de vue !

Et tu t'entends dire : « Dis bonjour à ton fiancé. »

Soixante ans se sont passés avec ce qui fait une vie, avec ses moments de joie ou de peine, une vie pleine de tendresse et d'amour avec celui qu'on avait choisi pour toi...

Vous étiez épanouis, entourés de vos nombreux enfants et petits-enfants, en découpant le gâteau de votre soixantième anniversaire de mariage...

Puis tu verras partir le compagnon d'une vie. Tu subiras la solitude, les maladies inhérentes au grand âge, et une fracture du col du fémur te conduira à Corentin Celton, hôpital de longs séjours. Tu y partageras une chambre, toi qui avais toujours souffert de la moindre cohabitation.

Et un samedi midi tu es contente de me voir arriver pour, bien rarement d'ailleurs, te donner ton repas, peu appétissant, comme toujours, dans les hôpitaux.

Très vite, timidement, tu me fais remarquer que tu ressens une certaine gêne pour manger... Tu te forces et tu n'y arrives pas.

Sur le lit voisin, ta cothurne commence son repas. Très vite elle fait des efforts pour avaler et pour mastiquer.

Deux verres d'eau posés sur la petite table qui séparent les lits m'imposent cette vérité : il y a eu échange de dentiers...

Tu as masqué ta détresse par un sourire forcé.

J'ai lavé les dentiers, j'ai eu une pensée pour les aides-soignantes, et les dentiers ont regagné leur logis dans un double claquement sec...

Et tu as fini, sans vider ton plateau, ton repas.

Comme je parlais, timidement, tu me demandas : « La prochaine fois, sois gentil, apporte-moi une sole... Je crois que je la mangerai avec appétit. »

Max

« Je viens avec toi » dis-je.

Tes yeux sourient, tu rajustes ton tablier, essuies prestement tes mains et replaces le torchon sur la barre du poêle maintenant refroidi.

« Allons, allons-y avant la demie » dis-tu.

Nous marchons maintenant côte à côte sur la sente traversant les champs, il te faut choisir un bon carré d'herbes où elles pourront se repaître.

« Ici, c'est bien, mets ton chapeau », dis-tu en t'asseyant à même le sol.

Le troupeau s'éparpille tout en restant à proximité, quelques-unes s'approchent, attirées par le goûter tiré du sac pour moi, et curieuses du livre que tu viens d'ouvrir. Tu as chaussé tes lunettes, ton regard oscille entre la page et le pré où ces dames broutent.

Je suis bien avec toi, tout à l'heure tu me conteras une histoire. J'attends.

Édith Hélène

Les feux de la salle scintillent dans le noir. Des visages inconnus qui déjà te sourient. Chaque soupir s'écrit dans le silence. Et déjà tu frémis au bruit mécanique du rideau qui se lève. Bientôt une torpeur te gagne. Est-ce la peur ou le doute, tu ne sais encore le dire. Tu flottas entre deux plans. Plus tout à fait en coulisse, mais pas encore en scène. C'est une autre vie qui commence. Un espace-temps qui dure à peine deux heures et pour lequel tu te prépares le reste de la journée.

Une odeur de vieille poussière te saisit à la gorge. Une poussière amassée sur les planches de ce temple du Bel Canto. Elle n'est pas de celle que l'on souhaite déloger. Comme tous les autres, tu la veux présente, constante à tes narines. Elle est la garante de ce qui fait de toi une figure unique au rang des sopranos.

La foule venue ce soir a pris place. La pénombre s'installe. Dans la fosse, les instruments s'agitent au mouvement saccadé de la baguette du maître. Tu respirez profondément, figes un sourire sur tes lèvres. D'un mouvement gracieux du poignet, tu soulèves ta robe.

Enfin ta vie commence...

Anna

Essentiel

à C.

Tu t'assois sur ce banc, posé au bord du chemin qui longe le précipice. Tout en bas, la mer allonge un bras pour rencontrer la terre de tes ancêtres.

Tu respires profondément cet air parfumé, étonnamment doux pour la saison.

Il fait même chaud. Tu retires ton blouson.

Tu le roules en boule pour en faire un oreiller et tu t'allonges sur le dos, le blouson bien calé sous ta nuque.

Le ciel d'un bleu intense, sans aucun nuage, te fait face, immense.

Le soleil d'automne, déjà bas, t'offre une lumière chaleureuse et caressante, bien différente de celle, clinquante, de l'été.

Tu aimes la chaleur qui se pose sur ton visage et tout ton corps étendu.

Les parfums des arbustes marins, mêlés aux senteurs fraîches et iodées de l'océan, caressent tes narines.

Le silence t'enveloppe, tout autour, et tu fermes les yeux.

Tu entends quelques chants d'oiseaux.

Le bruit régulier des vagues te berce et rythme ton souffle. Tu respires calmement.

Tu es détendu, apaisé. Et confiant, tu t'endors. Profondément.

Laurence

À mon père

Tu rentres tard de ton travail. Tu es un personnage silencieux, taiseux. Ta force impressionne, ton autorité est évidente, incontestable, jamais remise en cause. Ta présence est néanmoins chaleureuse, rassurante.

L'atmosphère au cours du souper est presque recueillie, et le silence nous impose la dégustation de tous les plats.

Puis, tu vas t'asseoir dans ton fauteuil. Rituel immuable, tu ouvres ton

journal pendant que l'on entend le cliquetis des couverts que l'on jette dans l'évier.

Comme cet univers est ennuyeux ! Mais il y a chaque soir cet instant tant attendu, si important, où tu invites les enfants à venir se percher, qui sur les accoudoirs du fauteuil, qui sur le dossier, et où tu leur fais la lecture du feuilleton quotidien. Ils ne comprennent pas tout et posent des questions, et tu expliques sans te lasser, tu commentes posément. On se passionne pour les personnages, tu nous aides à construire notre imaginaire. Ça y est, on est tous transportés dans les landes écossaises, dans les brumes du pays des Baskerville, au pays des sœurs Brontë. Et les mots, tu sais nous les faire aimer. Les enfants ne cessent de te solliciter pour qu'encore et encore tu leur en expliques le sens.

Voilà, c'est très simple, c'est la vie, c'est ce qui donne envie de découvrir le monde et de s'envoler du nid.

Mannick

Celui qui prêchait aux colonies

Tu y crois, en ton Dieu, comme on croit à ce qu'on nous dit, enfant, juste parce qu'on nous l'a dit et que l'on ne peut imaginer ni même concevoir le mensonge.

Tu y crois, donc.

C'est pour ça qu'à vingt ans, à peine ordonné prêtre, tu as cru que c'était la normalité de faire comme ton Jésus, d'aller t'occuper des plus pauvres que toi. Tu es parti, non aux colonies mais en Haïti, simplement parce qu'à dix ans, tu avais demandé à ta mère quel était le pays le plus pauvre et qu'elle avait pointé son index sur cette contrée, sur ton livre d'histoire géographique, à l'école des bonnes sœurs.

Oui, tu as toujours eu de la suite dans les idées, c'est bien là ton moindre défaut. Tu es parti, sans te retourner, parce que ton Dieu te l'avait demandé.

Il y a bientôt cinquante ans que tu vis là-bas, au milieu de l'orphelinat, organisé autour de l'église.

Tu es l'ancien, là-bas, le sage, le Vieux. Tu es aussi un peu leur Dieu, le patron, le boss, quoi ! Et ce que tu dis à ces gosses est vrai, est leur vérité. Qui iront-ils aider, eux, s'il n'y a pas plus pauvres qu'eux ?

À moins que tu nous les renvoies ici, pour sauver nos pauvres âmes fripées, nous dont tu sais que nous ne croyons plus en Dieu, de peur de croire en un bobard.

Mais tu ne fais pas de philosophie, pas de géopolitique humanitaire, tout au plus du prosélytisme par l'exemple ; tu vis simplement parmi eux, chez toi.

Tu es fils d'ici, jamais tu ne le renies, tu as plaisir à revoir les tiens, ceux de ta famille de sang, tout en étant fils de là-bas, heureux parmi ceux de ta famille par le cœur.

Gilles Davary

Ce matin tu enfourches ta bicyclette.

Il est tôt, la lumière vive, l'air doux et salé. Tu roules doucement à travers champs et marais. L'odeur de l'iode et des tamarins te monte aux narines et t'enveloppe comme toujours, depuis toujours, depuis l'origine du monde.

Bientôt tu t'arrêtes, tu abandonnes ton vélo sur le talus. Tu descends lentement. Il est là ; il t'attend comme chaque jour ce marais salant que tu bichonnes que tu soignes que tu caresses de ton simoussi en longs mouvements réguliers, précis afin de récolter le gros sel puis de le tirer sur les bords, constituant ainsi de petits monticules blanc immaculé que l'on voit de très loin en ce lieu si plat entre ciel et mer... Tu répètes ce geste inlassablement.

Parfois tu t'arrêtes pour scruter l'horizon lointain, écouter le silence, mais tu ne vois pas les minutes s'écouler et pourtant il est déjà l'heure de rentrer.

Sylvie Simon

Tu as dû naître en sifflotant, papa !

À cet instant, pourtant, peu de bonnes fées et foule de sorcières rassemblées.

Tu les as narguées de ton sifflet ta vie durant.

Ton sifflet fut amer lorsque tu avalais, à 20 ans, des navets crus pour tromper ta faim.

Mais tu sifflas joyeusement sur la route de l'exode, lorsqu'on ferma les écoles – elles ne t'aimaient guère, tu le leur rendais bien. Tu passas alors tes journées, libéré, à pêcher tanches et perches pour nourrir ta nombreuse fratrie.

Ton sifflet lança des trilles, assurément, lorsque tu dis « oui » à maman à l'église des Blagis. Ainsi je l'imagine, car ma venue, pourtant programmée, n'était pas d'actualité.

Tu sifflais encore lorsque tu marchais vers le chantier de charbon, dans les petits matins glaciaux de 1956.

Tu sifflais toujours quand nous partions en vacances dans ta vieille 4CV, guimbarde crissante, et que le radiateur fumait en haut de la côte auvergnate. C'était alors le signal attendu du casse-croûte pour « laisser refroidir le moteur ».

Tu sifflais toujours lorsque tu accompagnais ta petite fille au conservatoire et lâchais quelques piécettes dans un coin du chemin, qui correspondaient pile au prix du *Journal de Mickey* ! Et ton sifflet riait lorsqu'elle s'émerveillait chaque jeudi de l'aubaine.

Ton sifflet s'éteignit à ton réveil du coma, lorsque tu réalisas que tu étais emmuré, muet et inerte, dans ton corps inutile. Mais bientôt, tu trouvas ta solution, Père courage. Tu te mis à exprimer des mimiques silencieuses si expressives, si drôles, si inattendues, jusqu'au soir de ton départ, que tu nous as transmis le vibrant sifflet de la vie.

Claude

Frêle
Frêne
Effeillé.
Frissonnante
Forêt hivernale
Effrayée.
Fleurira
Futaie
Fière.

Claude

ô
arbre
remarquable,
monstre, pieuvre géante,
force vitale
surgie des enfers,
tes longues tentacules
se tordent comme un cri
mais ton feuillage retombant
convie à la douceur
quand s'invite
la caresse
du vent
d'autan

Mannick

Terre,
d'ici
ou d'ailleurs
porte l'arbre,
source de la vie.
Beau tronc si haut, si grand
que celui planté ici.
Bois, forêts, frondaisons,
vos couronnes dorées
flirtent au ciel
et se perdent
ailleurs,
ici.

Anna

L'an neuf
Sur le chêne
Pour te cueillir,
Le prêtre gaulois
Sorte de sorcier sage
Se sert de sa sale serpette
Je sais déjà comment
Se termine l'histoire
La grosse branche
Finira
Dans le
Feu

Gilles Davary

Le
Grêle
Arbrisseau
Gorgé de sève
Déploie lentement
Son arborescence
Tentaculaire,
S'épanouit
Grandiose
Feuillu
Noble.

Claude

Gui
Cime
Très haute
Du sapin
Ni vert ni bleu
De notre forêt.
En ton sein tu abrites
Au bout d'une branche,
Chargé de plumes,
Palais rond,
Un grand
Nid

Gilles Davary

J'aime
Entendre
Ton feuillage
Au vent léger,
Doux bruissement
Qui réjouit mon âme
Et ravit mon cœur
Quand l'air est doux
L'écouter
Longtemps
J'aime

Laurence

Bon
C'est l'heure
D'y aller.
On se dépêche
Parce que ça ferme
Il ne faut pas traîner
À pondre de jolis vers
C'est quoi déjà, leur nom ?
Ah oui : rhopalique !
Bon ben voilà
Encore un
Et c'est
Fait

Gilles Davary

« Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre-Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi des collines couvertes de bois. [...] Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances [...]. Les arbres que j'y ai plantés prospèrent, ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. [...] je les connais tous par leurs noms comme mes enfants : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir au milieu d'elle. »

« Je conserve [...] soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes [...]. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures ; je me dis : "J'étais là, telle chose m'advint." »

10 décembre 2016

Mémoire de cadeaux

Sur les traces de Philippe Claudel, nous créons ou recréons un cadre, une atmosphère, des personnages qui verront surgir un cadeau de la vie, qu'il soit objet, rencontre, faveur... L'objectif est double : à quatre mains et en deux temps, vivre la surprise mais aussi respecter l'imaginaire et le style d'autrui.

Je revois le vélo rose à roulettes quand j'étais petite fille. Je ne l'attendais pas et ça ne me faisait pas plaisir. Du tout. Sauf la couleur rose.

Je revois les bouquets de fleurs du samedi. Les mariages de couleurs toujours subtils et différents. Les assemblages de feuillages et de fleurs champêtres, les chardons mauves, les roses jaunes et blanches aux pétales soyeux, les parfums suaves. Autant de gestes d'amour renouvelés. Je revois les petites gravures rapportées d'Irlande représentant les falaises de Moher que le brouillard m'avait obstinément dissimulées. L'émotion de ma grand-mère qui les avait immédiatement accrochées au mur pour me signifier son bonheur de se les voir offrir.

Je revois la petite boule de poils sombres que mon voisin Patrice m'avait confiée avec bonhomie. Son regard phosphorescent de chaton effrayé par ce nouvel appartement. Les premières heures qu'il y avait passées

avec sa mère et ses frères et sœurs pour se familiariser en douceur à cet environnement.

Je revois le jeune hérisson déboussolé trouvé à l'école et la chance qui m'a été donnée de pouvoir le recueillir, le soigner et le sauver de la rigueur hivernale. Un cadeau de la vie pour se faire pardonner ?

Je revois le petit livre de poèmes en prose de Gracq, attention délicate et tellement appréciée. La beauté des mots contre la laideur de ces mois endeuillés.

Je revois le sapin décoré et illuminé. L'espoir que la fin d'année sera douce et enchantée comme le cadeau dûment promis d'une nouvelle année.

Anne-Cécile

Emballé

Je revois des milliers de livres, en cartons.

Je revois les tirés à part, sur le trottoir d'une route argentée.

Je revois le café, l'après-midi du réveil. Ce café.

Je revois le double billet pour *Werther*, à l'Opéra Bastille. Et nos mains, qui ne s'effleurent pas.

Je revois le parfum, au nom évocateur, lors de la soirée de tous les possibles.

Je revois la sonnette de la maison, l'endemain, mon doigt fébrile sur le bouton.

Je revois la pinte de bière partagée au RAF Bar, au Eagle Pub. Une bulle d'espace-temps unique.

Je revois le ruban mauve, souvenir d'une robe d'un autre jour.

Je revois *Belle du Seigneur*, avec les marques d'écriture d'elle, une fin d'un après-midi.

Je revois l'ensemble de lingerie fine, qui lui va à merveille, surtout quand je le lui enlève.

Je revois le recueil de poésie, découvert emballé, sous l'oreiller, toutes pages écrites de sa main.

Je revois ce bijou d'or, harnais, seul habit, dont je lui couvris le corps.

Je revois la tablette de chocolat au gingembre, offerte lors d'une réunion.
Je revois des livres, des livres, encore des livres, chacun un message en incipit.

Je revois la robe blanche, qui habilla son visage d'un sourire qui me fit venir les larmes aux yeux.

Gilles Davary

Je revois le rose des pivoinies agrémentant ce gros bouquet multicolore aux senteurs d'été que j'aurais voulu garder à jamais.

Je revois le papier de soie où j'enveloppais soigneusement l'étoile choisie. Ce cadeau dit « de voyage » que j'offre souvent, si simple, léger, utile, effleurant l'ailleurs.

Je revois l'entrée de la salle de concert où je n'ai découvert qu'en prenant place qui chantait ce soir-là, un si beau cadeau de mes proches.

Édith Hélène

C'était le soir de notre crémaillère. Le cadeau était enveloppé dans un papier couvert de hiéroglyphes. Dans cet emballage énigmatique, il y avait une immense feuille cartonnée. C'était le dessin d'un chèque, dessiné avec application, immense, aussi grandiose que la somme affichée. Voilà qui allait grandement faciliter notre voyage de rêve en Égypte.

Ma fille avait 3 ans. Elle se tenait devant le sapin de Noël, la frimousse endormie, le pyjama entortillé sur ses jambes. Elle regardait le vélo Pocahontas que le Père Noël lui avait apporté. Ses yeux brillaient comme des paillettes.

J'étais malade, toussante et clouée au fond de mon lit. Une amie me rendit visite. Elle m'apportait une délicieuse soupe veloutée, qui me dura trois jours.

Elle avait été une fillette tourmentée. C'était le motif de la consultation.

Elle guérit et n'avait plus de raison de revenir. Je la vois encore quitter mon cabinet en sautillant et, de sa voix aiguë, me chanter son joyeux « au revoir » !

Quel délicieux projet en ce jour glacé et gris d'hiver. Je suis allongée dans mon transat, avec pour seul désir de lire jusqu'à la dernière page ce délicieux roman, jusqu'au bout de la nuit !

Je me revois marcher dans la lande écossaise, sur le sol tourbeux, inégal, jusqu'au bout de mes forces.

Ma pauvre maman venait de s'éteindre après sa longue nuit d'Alzheimer. J'étais chez elle et triais son fourbi. Au milieu de tout ce fatras, il y avait un petit sac en papier translucide. Il contenait des perles de culture, grisées par le temps, que maman avait portées jeune fille. Évidemment, je les confiai au bijoutier qui les assembla et leur redonna vie.

Je revois les jolis poèmes que me lisait ma fille, son petit cœur sur ses lèvres, les jours de fête des mères.

Ma fille avait vécu l'épreuve du traditionnel appareil dentaire. Elle rentrait de chez l'orthodontiste, délivrée de ce harnais infligé pour deux ans. Au milieu de sa chambre, trônait un cageot enfermé dans un joli paquet cadeau. Le cageot contenait des pommes, qu'elle allait enfin pouvoir croquer à pleines dents. Chaque interstice était serti d'un Ferrero Rocher®, sa gâterie préférée.

Claude

Je revois cet instant, au milieu d'un après-midi du mois d'août, où ma mère m'appelle et me dit, dans un sourire étrange : « Quelqu'un est à la porte et souhaite te voir ; tu vas être surprise ! »... Sans même le voir, j'ai su que c'était lui, malgré deux décennies de silence qui nous avaient séparés... étonnant cadeau de la vie.

Je revois son sourire sincère et émerveillé d'enfant, heureux de recevoir en surprise le cadeau qu'il n'attendait pas...

Je revois son air fermé et mécontent, empli de reproche, quand j'ai annoncé le dîner que j'avais organisé en douce pour lui faire une surprise pour ses trente ans... Depuis je me méfie des surprises !

Je n'oublierai pas comment son regard clair, entre vert et bleu, toujours

intense s'est mis à pétiller lorsque je lui ai donné ce croquis qu'il m'avait inspiré... Cadeau réciproque.

Je garde toujours avec moi ce petit mot d'encouragement à la vie qu'elle m'avait écrit, bien plié en quatre dans un soufflet de mon portefeuille, comme je garde en mémoire ces quelques lignes d'encouragement, écrites par papa et signées « papa et maman ! » pendant la période des épreuves de concours, étape vitale vers une grande école d'ingénieur !

Laurence

Thomas Buerghenthal, vice-président de la Cour Internationale de Justice, a raconté sa vie dans son livre *L'enfant de la chance*.

À 14 ans, interné à Auschwitz, il va faire partie de ce qu'on a appelé « La marche de la mort ».

Sous la neige, par un froid polaire, dans cette tenue rayée, si légère pour ces êtres dénutris et cassés, commence une marche infernale où les cadavres sur le bord des routes semblent banals, faisant du décor un tableau de Breughel.

Parfois, une partie du chemin sera effectuée en train, sur des wagons sans toit, destinés aux transports d'animaux.

Ce sera le cas en Tchécoslovaquie.

Au bout de deux heures, debout, écrasés de fatigue, tremblants et fouettés par la bise glaciale, affamés, sans la moindre pensée, survient le cadeau, cadeau inespéré dans ce monde sans pitié, dans cette « marche », véritable fuite organisée par les nazis pour ne laisser nulle trace de leur « industrie » de mort en vidant les camps.

Suite imaginée par le second participant

Là, au milieu de cet abîme, semblant défier la réalité, un groupe de musiciens les accueille dans une gare. Deux violons, un violoncelle et une mandoline déversent une salve de notes cristallines.

Était-ce pour les narguer ? Ou bien, dans leur folie meurtrière, les nazis poussaient-ils le vice jusqu'à les accompagner en musique dans la mort ? Des archers, frémissant sur les cordes usées, répondaient aux pas traînants de ces êtres. Presque déjà des âmes... Plus tout à fait des hommes.

Alors, sous le ciel glacé de cet horizon funèbre, alors que plus rien ne pouvait changer le cours de la minute d'après, la pluie se mit à tomber. C'était la terre qui pleurait.

Max et Anna

« Prends des vêtements légers et des vêtements chauds. N'oublie pas ton maillot de bain. Notre départ est imminent, après-demain peut-être.

– Tu es bien énigmatique, Andrew. Mais tes surprises sont toujours grandioses. Quel complot fomentes-tu ? »

J'ai la même hâte qu'aux veilles de Noël lorsque j'étais enfant.

La maisonnée s'éveille au petit matin et nous roulons plein ouest, mes amis habitant un peu au nord d'Édimbourg.

La route étroite, en lacets, se faufile entre les collines arrondies des Highlands. Quel matin glorieux ! Le soleil de l'aurore couvre la lande d'un reflet orangé.

« Bonne nouvelle, le ciel est dégagé », lâche Andrew laconique.

« Dis-le ! D'ailleurs, j'ai deviné : on part à bord de *Tiptoe*, et tu nous emmènes à l'île de Skye ! » Andrew sourit.

Au détour d'un col, la mer surgit, scintillante. Arrêt de rigueur pour admirer ce paysage digne de l'aube de l'humanité. Les petits dômes qui émergent de la mer irisée sont autant d'îlots qui composent les Hébrides. Andrew bifurque soudain à droite sur un chemin imprévu, qui ne se montrait pas, masqué par un massif de rhododendrons.

« C'est Duck Bay Marine. C'est là que je mouille *Tiptoe* pendant l'été. On embarquera à huit heures, la mer sera pleine... » commente Andrew.

Suite imaginée par le second participant

Amarré au ponton, *Tiptoe* se balance lentement. Une silhouette élégante, bronzée, attend.

« Je te présente Peter, un ami. Il occupera la quatrième couchette. »

Ferai-je bonne figure, moi qui n'ai pas le pied marin ? Surtout que Peter ne m'est pas indifférent. Je ne peux m'empêcher de rêver, moi qui suis revenue en Écosse pour oublier un chagrin d'amour.

Voiles hissées, nous quittons le port. La mer s'agite déjà. Les vagues vont bientôt nous éclabousser. Éclats de rire, qui virent au jaune lorsque la nausée me prend. Un roulis inattendu. Soudain, je me retrouve dans les bras de Peter. Rires complices !

Claude et Max

Noël au balcon. Pâques à l'horizon.

Ils se retrouvèrent, en tout début d'après-midi, dans un nouvel hôtel. « Jamais au même endroit » avait-il coutume de lui rappeler. Elle avait prétexté une mission à l'étranger pour s'absenter une semaine. Il n'avait pas besoin d'alibi puisque voyager était son métier. Enregistré sous un nom d'emprunt, fourni par le bureau des légendes, il arrivait le premier, percevait la clé et accédait à la chambre, en éclaireur. S'habillant du même nom d'emprunt – mari et femme – elle se présentait plus tard, afin qu'on ne les vît jamais ensemble.

Elle frappa à la porte de la chambre 817. Deux coups proches suivis de trois coups plus distants. C'était le code. Il ouvrit et, sans un mot, elle entra.

Ce qu'ils firent pendant les quatre heures suivantes, l'histoire ne le dit pas car l'affaire est classée secret défense. On les revit apparaître sur le balcon de la chambre, dans la tenue d'un couple normal, elle la chevelure défaite, lui, sans cravate. Du dernier étage de l'hôtel, face au soleil couchant du crépuscule de cette journée automnale, ils regardaient la mer. Mais pas seulement. Les lunettes de soleil qui couvraient leurs yeux ne permettaient pas de deviner qu'en réalité, ils observaient le bâtiment situé presque en face d'eux et dont la façade sur rue, déjà dans l'ombre, offrait une prise de vue idéale pour le photographe qui, appareil pendant au cou, prenait, tantôt une vue de la mer Méditerranée, tantôt zoomait sur les participants de la réunion du dernier étage du bâtiment ciblé. Il y avait là toutes les conditions réunies pour une mission réussie.

Sans quitter le bâtiment des yeux, il lui demanda :

« Je suppose que, la semaine prochaine, tu seras parmi les tiens, avec ton

mari, pour les fêtes de fin d'année ?

– Oui, répondit-elle, comme toi avec ta femme ?

– En effet. »

Et, après un temps d'arrêt :

« Que penses-tu de l'idée de fêter Noël ensemble, même plus tard ?

– N'est-ce pas ce que nous avons déjà fait ? » fit-elle observer, pince-sans-rire.

Il lui sourit, pour toute réponse.

« À quoi pensais-tu, précisément ? demanda-t-elle.

– J'ai un cadeau pour toi. Pour nous.

– C'est vrai ?

– Oui. Ne bouge pas, s'il te plaît. Et ferme les yeux. »

Elle obéit docilement. Son ironie semblait avoir fait place à une douceur qu'il ne lui connaissait pas. Ses lèvres, délicatement ourlées, esquissaient un sourire tendre et elle paraissait fébrile. Il se retint de déposer un baiser sur ses paupières qui tressaillaient imperceptiblement dans l'effort qu'elle fournissait pour les maintenir fermées.

« Alors ? Cette surprise ? On peut dire que tu sais entretenir le suspense... »

Il ne dit rien et se contenta de glisser un petit paquet rectangulaire entre ses mains. Les bords en étaient saillants et le contact assez rigide. Elle referma ses doigts sur l'enveloppe épaisse.

« Je peux ouvrir les yeux, maintenant ? »

Elle cherchait encore à masquer son impatience derrière de la désinvolture. Le masque devrait pourtant tomber un jour ou l'autre. Il l'espérait en tout cas.

L'autre enveloppe était toujours dans sa poche intérieure. Il pouvait encore les intervertir. Quitte ou double. Enfer ou paradis. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front.

« Savoure ce moment, ma Belle. Tout le plaisir est dans l'attente. Compte jusqu'à dix et tout sera fini. »

Quand elle reprit contact avec son environnement, elle dut cligner des yeux à plusieurs reprises. Les lumières de la ville l'éblouissaient. Elle réalisa soudain qu'il n'était plus là. Seule subsistait l'enveloppe en papier kraft. Comme celles qu'ils utilisaient pour transmettre les dossiers de leurs filatures. Elle la déchira fébrilement.

Suite imaginée par le second participant (version 1)

Une liasse de photos sans ambiguïté les représentaient, elle et lui. Dans différents hôtels. Aux quatre coins du monde. Des retranscriptions d'écoutes téléphoniques au contenu explicite les accompagnaient. Et une note manuscrite sans appel. « Une copie de ce courrier a été envoyée à ton domicile. Pour le 24. Joyeux Noël. » Elle avait joué et elle avait perdu.

Suite imaginée par le second participant (version 2)

Celle-ci contenait deux billets d'avion pour la Nouvelle-Zélande, datés du 24 décembre même, ainsi que deux cartes d'identité sur lesquelles elle reconnut avec surprise leurs visages respectifs, sérieux et impassibles comme l'exigeaient les autorités. Les noms pourtant ne correspondaient pas et c'était une expérience étrange, un peu dérangeante, que de ne pas pouvoir associer les mots à l'image. Elle était cependant rodée à cette gymnastique mentale, celle des fameuses légendes qu'on inventait pour eux.

Cette fois, tout était différent. « Une nouvelle vie, il lui offrait – *leur* offrait – une nouvelle vie ! » Elle ne put réprimer un sourire avant de s'abandonner à la tiédeur molle de l'air du soir, les yeux clos. Elle allait enfin pouvoir écrire sa propre histoire, fable ou réalité qu'importe, et la perspective en était douce.

*Gilles Davary
et Anne-Cécile*

Bipolaire

On sonne à la porte ! C'est samedi et je n'attends personne. Je ne suis pas encore habillée. Aïe ! C'est sûrement un plaisantin qui s'amuse avec les sonnettes de la rue...

Je décroche le combiné de l'interphone. Une voix me fait décliner mon identité et m'informe qu'elle a un colis pour moi ! Un colis ? bizarre... En plein mois de juin... ?!

Bon. Je déverrouille la porte de l'immeuble et indique à la voix qu'elle

peut monter ; c'est au quatrième, à gauche en sortant de l'ascenseur.
Un colis... pour moi ? Je n'ai rien commandé sur le net ces jours-ci et je n'ai pas de livraison en retard... Je suis un peu excitée...
La voix vient d'arriver, j'ouvre la porte de l'appartement et un livreur me tend une énorme boîte recouverte d'étiquettes et de tampons postaux. Je signe le reçu et remercie le livreur, curieuse.
J'examine le paquet sous tous les angles. Je le soupèse, il n'est pas très lourd. Je n'ose pas le secouer.
J'inspecte les timbres et cachets de la poste. Étrange... Le colis a voyagé par plusieurs villes en France. Les étiquettes portent des noms que je ne connais pas et une adresse d'expédition au Canada ! Les noms évoquent le commerce et l'Inde. Aucun indice que j'identifie !
C'est sûrement de la publicité pour un nouveau produit ! Mais cette fois, ils ont mis le paquet ! Cette grosse boîte est loin de ressembler aux habituels prospectus...
Je relis les mots sur les étiquettes. Toujours rien ! J'ai un peu peur d'ouvrir... Et si c'était une mauvaise blague ? Un colis piégé ?... Par les temps qui courent... Un colis qui contiendrait des produits toxiques... Ouh la la... Je m'emballe, ça n'a pas de sens.
Je relis encore une fois l'adresse, le nom de l'expéditeur, à haute voix pour voir si les sons parlent... et je me décide à ouvrir, un peu craintive...
Je découpe les bandes adhésives avec la lame d'un couteau. Je déballe doucement... on ne sait jamais !
Et je découvre alors d'autres boîtes, plus petites, de tailles différentes, toutes scotchées et avec les mêmes étiquettes, les mêmes mots... décidément...
Et je vois une lettre...

Suite imaginée par le second participant

J'ouvre ce courrier, à la limite de la frénésie. Un inconnu s'adresse à moi, comme s'il me connaissait : « Lisez-moi avant que d'ouvrir plus loin les boîtes contenant LA BOÎTE. En acceptant d'aller plus avant, vous acceptez de faire partie d'une chaîne de vie qui nous lie tous. Vous vous demandez comment vous avez été choisie : c'est que nous vous connaissons sans même que vous le sachiez. Nous savons que votre frère est marin sur le *Marion Dufresne* et qu'il est actuellement à la Réunion, en partance pour

le grand sud ; c'est là que vous intervenez. Ouvrez maintenant la boîte suivante. »

Intriguée autant qu'amusée – je pensais qu'il s'agissait des amis de mon frère qui devaient rire sous cape au pied de l'immeuble –, je regardais justement en contrebas, par ma fenêtre. Non ! personne ne pouffait de rire, les mains sur les genoux.

Je me résolus à ouvrir. La boîte déballée contenait... une glacière. Celle-ci était scellée avec un adhésif épais et une lettre dessus. Je détachai la lettre, l'ouvris et découvris la suite de la précédente.

« Si vous lisez cette lettre, c'est que vous avez accès à la glacière, et donc que vous avez accepté le marché ; vous ne pouvez plus revenir en arrière car nous savons désormais que vous savez. N'ouvrez surtout pas la glacière ! Vous exposeriez votre vie à faire le contraire ! Ouvrez à présent la troisième lettre qui vous donne les consignes à suivre. »

Le mystère s'épaississait au fur et à mesure que le déballage s'accélérait. Voici ce que me demandait cette troisième lettre : « Soyez avant le 1^{er} juillet à Saint-Denis de la Réunion et apportez cette glacière encore hermétiquement fermée à votre frère qui devra l'embarquer avant son départ pour Terre-Adélie... Vous lui remettrez la lettre suivante que vous trouverez attachée sur le côté de la glacière, lettre que sous aucun prétexte vous ne devez ouvrir. Lui seul le fera ! »

Je n'en pouvais plus de tant de mystère. Qu'allait-on me faire si je l'ouvrais, cette lettre ? voire cette glacière ? Y avait-il une caméra sur chaque enveloppe ? ou un détecteur sur le couvercle de la glacière, avec une sonnerie d'alarme si le cachet était rompu ?...

Je ne parvenais pas à savoir s'il s'agissait d'une grosse blague de potaches ou d'un vrai secret.

Regardant une nouvelle fois par la fenêtre, j'ouvris la lettre... Elle disait : « Cher matelot, tu es désormais en possession d'un kilo de glace de l'Arctique. Comme convenu et s'il te plaît, dépose-le précieusement en Antarctique. Merci. Le Père Noël. »

*Laurence
et Gilles Davary*

« Voulez-vous savoir exactement ce que je fais ? Je me lève à cinq heures et demie, je déjeune à sept heures ; à huit heures je reviens dans mon cabinet ; je vous écris ou je fais quelques affaires quand il y en a [...] ; à midi je vais errer deux ou trois heures parmi des ruines, ou à Saint-Pierre, ou au Vatican. Quelquefois je fais une visite obligée avant ou après la promenade ; à cinq heures je rentre ; je m'habille pour la soirée ; je dîne à six heures ; à sept heures et demie je vais à une soirée avec madame de Ch... ou je reçois quelques personnes chez moi. Vers onze heures je me couche, ou bien je retourne encore dans la campagne [...] qu'y fais-je ? Rien ; j'écoute le silence, et je regarde passer mon ombre de portique en portique, le long des aqueducs éclairés par la lune. Les Romains sont si accoutumés à ma vie méthodique, que je leur sers à compter les heures. »

14 janvier 2017

Mémorable quotidien

À la lumière des *Notes de chevet* de Sei Shônagon, nous restituons un ou plusieurs événements, situations, conversations qui, dans la vie quotidienne, nous ont agacé ou mis en colère ! Puis nous détaillons la singularité de l'une de nos journées, entre lever et coucher (ou pourquoi pas la nuit pour les insomniaques !), comme on le ferait dans un journal.

Découvrir que le vol du retour après les fêtes laisse une journée de vacances supplémentaire... et la gâcher en tombant malade ! Passer sa journée inerte sur le canapé en priant pour que le malaise se dissipe et que les heures s'écoulent plus vite. Envier la liberté des nombreux oiseaux – sittelles, moineaux, mésanges, rouge-gorge et le fidèle couple de tourterelles – qui s'ébattent joyeusement dans un ballet aussi chaotique que chorégraphique autour de la mangeoire sur la terrasse. Manquer d'air après la débauche de balades au fil des sentiers aussi mystérieux que cotonneux dans leur voile trouble de brouillard. Ressentir l'appel de la nature. Laisser résonner intérieurement le son apaisant et familier des cloches dans le champ voisin, les salves d'aboiements plaintifs émis par Flip, le matin privé de promenade et d'exercice. Regarder le feu crépiter dans la cheminée sans parvenir à se réchauffer. Sombrier dans la

somnolence bienfaisante de l'après-midi. Oublier qu'il va falloir s'en aller... si toutefois on arrive à se lever !

Anne-Cécile

Sortir la voiture du garage voilà qui est toujours ennuyeux voire agaçant, non que le box soit particulièrement étroit ou que la vue du conducteur soit particulièrement basse mais étant donné la manie qu'ont les constructeurs automobiles aujourd'hui de concevoir des voitures aux ailes démesurément arrondies et même boursoufflées, vous avez en réalité le sentiment de sortir une bonbonne d'un défilé sinueux. Forcément ça frotte de temps à autre et quand la peinture est métallisée l'agacement vire alors à la rage !

Faire la queue pour voir une expo quoi de plus banal aujourd'hui ! On serait bien légèrement agacé et même énervé mais on prend sur soi pour ne pas gâcher les moments à venir et parfois on est même surpris qu'il n'y ait pas tant de monde que cela finalement et tant pis si une fois à l'intérieur il faut se transformer en autruche sortant le cou au maximum afin de réussir à voir ce qui s'affiche sur les écrans. Il s'agissait cette fois du « Grand Orchestre des Animaux » à la Fondation Cartier. Cependant, je l'ignorais mais le pire était encore à venir... Au sous-sol cette fois une queue absolument interminable à convertir en temps d'attente tout aussi interminable ! Tout ceci pour contempler et surtout écouter l'œuvre du bio-acousticien Bernie Krause à partir de 5 000 heures d'enregistrement au cœur d'habitats naturels sauvages en voie de disparition. En mettant enfin le pied dans l'immense salle obscure on réalise que l'on devra rester debout... la foule étant massée à même le sol assise en tailleur ou bien allongée... Par chance quelqu'un s'en va juste devant vous. Vous avisez un petit pouf libre que vous rejoignez à tâtons. Vous vous installez enfin, vous vous évadez dans des rêveries sonores improbables, des chants d'oiseaux aux noms jusqu'ici inconnus : gravelot kildir, colombe rouviolette, etc., etc. Puis vous écoutez les bruits de l'océan, les chants des baleines à bosse... Vous êtes en apesanteur, vous êtes au septième ciel vous flottez, et tout à coup vous sentez une masse informe contre vous, quelqu'un

s'est assis tout près de vous, sur vous en réalité ! Là oui l'agacement est à son comble.

Sylvie Simon

Se sentir trompée sur la marchandise. Flouée, bernée, leurrée. Éprouver de la déception dès les toutes premières lignes, savoir d'emblée que c'est fichu. Que le plaisir est gâché. Se reprocher d'avoir cédé aux sirènes des critiques. Convoquer le fantôme de Boris Vian, sa folie contagieuse, son débordement d'énergie hanté par la peur de la mort, sa fuite en avant... en marche arrière, et bien sûr ne pas le trouver. Écouter l'écho des mots qui sonnent creux, qui sonnent faux. Ne pas vibrer. Ne pas être emportée dans le tourbillon. Ne pas s'amuser. Rester sur le bas-côté. S'ennuyer, plonger dans le vide abyssal. Palper le silence derrière la coque vide des mots. Aller jusqu'au bout malgré tout puis refermer le livre. Tourner la page. Constaté sa surprenante absence de relief. Le voir comme une évidence désormais. Ne pas le jeter rageusement. Traitement réservé aux livres qui mettent hors de soi et qu'il faut bannir hors de sa vue, de son univers pour exorciser leur horrible réalité. Revenir à la volupté d'une autre lecture comme une nouvelle aventure.

Anne-Cécile

Agacé

Retrouver les joies de la frénésie du périphérique parisien : faire moins de dix kilomètres en plus d'une heure, à la queue leu leu, un quidam par véhicule, bien moins vite que si l'on avait fait le chemin en courant. Mais pourquoi vont-ils tous au même endroit que moi, à la même heure ? Patienter, dans l'interminable file d'attente – celle qui n'avance pas, vous savez bien – de la caisse du supermarché et s'impatienter parce

que, devant soi, la dame au plein caddie présente un article auquel il manque l'étiquette, la damnée étiquette, à la caissière. Volée de regards foudroyants sur la coupable de ce crime de lèse-dépêche-toi.

S'apercevoir, dix minutes plus tard, penaud et confus, que l'on se retrouve dans l'exacte même situation, pour un kilo de tomates non pesé. La peste soit du kilo de tomates !

Pourquoi, diable, la jeune voisine du dessous s'échine-t-elle à tenter de jouer « mon beau sapin » à la flûte scolaire – qui est à la musique ce que le papier-toilettes est à la littérature – précisément à l'heure de la sieste (de MA sieste) ? Si au moins, trois notes justes pouvaient se succéder...

S'étonner – encore – que les journalistes n'accordent d'importance qu'aux tweets de 140 signes d'un philosophe qui pond des sommes de plus de 600 pages tous les ans. Comprendre qu'ils sont payés le même prix à lire 600 pages ou 140 signes. S'étonner qu'on s'en étonne.

S'affliger, sans en pouvoir mais, de constater que la phrase française est désormais composée d'un sujet et d'un prédicat. Renonciation et résignation seraient-elles les mamelles de la nouvelle éducation ?

S'agacer d'être agacé de ces agacements.

Gilles Davary

Au chapitre des bonnes résolutions qui, immanquablement, ouvrent la nouvelle année, enfin je me décide à toujours considérer le verre à moitié plein.

Règle n° 1 : Ne plus râler dans le RER... lorsque le dernier siège libre a servi de repose-pieds aux chaussures boueuses de ce voyageur mal élevé.

Règle n° 2 : Oublier mes bobos encombrants, et risquer un voyage désiré malgré l'absence d'un hôpital de proximité.

Règle n° 3 : Activer la rubrique « ne pas déranger » sur mon portable pour écarter l'amie encombrante qui m'a souhaité « joyeux Noël » à 7h20. Trop tôt. Encore endormie après les festivités de la veille. La même qui m'a souhaité la bonne année à 2h10 du matin. Trop tard : j'étais déjà immergée dans mon premier sommeil.

Règle n° 4 : Ne pas ronchonner après la femme de ménage qui, évidemment, détruira plusieurs constructions en Lego® de mes jeunes

patients en dépoussiérant l'étagère. Là où elle voit un enfantillage, il s'agit du support d'une longue élaboration psychique. Il me faudra une bonne heure pour tout remettre d'aplomb.

Règle n° 5 : M'atteler aux écritures comptables de l'année en cours dès maintenant, plutôt que d'attendre les quinze derniers jours avant la date fatale du 30 avril.

Qu'inventer quand justement les dieux sont favorables et rivalisent d'idées ingénieuses pour égayer mon quotidien : voyage prochain sous les tropiques, retrouvailles avec une amie chère, longtemps perdue de vue, vie sociale et affective généreuse, sous un ciel lumineux malgré la grisaille hivernale.

Non, décidément, je ne veux pas m'agacer.

Claude

Où poser son parapluie trempé ?

Sur le palier ?

Dans l'entrée ? Il va tout mouiller et on va glisser.

Ouvert ou fermé ? Ouvert, il va gêner l'accès ; fermé, il ne va pas sécher.

Debout posé contre le mur ? Oui, mais il va glisser, se casser et faire tomber quelqu'un de distrait.

Ou alors, il reste bien droit dans son petit coin, sentinelle fidèle.

Mais alors, on risque de l'oublier.

La solution c'est quoi ? Je cherche et je ne trouve pas.

Mannick

Ils m'ont doublée par la gauche. C'est chaque fois la même chose quand on fait la queue. Il y a toujours des gens impolis qui piétinent, s'agitent, poussent pour gagner quelques pas et au final vous passent devant.

Ils se sont plaints de devoir attendre debout l'ouverture des portes alors

que les comédiens en se mêlant à la file d'attente, déclamaient quelques vers pour faire patienter les spectateurs surpris et ravis.

Ils se sont plaints à la sortie du théâtre : « pas assez travaillé, lectures bâclées, voix nasillardes ».

Quel dommage d'avoir dû supporter les aigreurs de ce couple en ce bel après-midi de janvier au théâtre.

Vous voulez tout savoir : moi j'ai adoré cette lecture !

Édith Hélène

Partir au boulot. Arriver au parking en sous-sol, chercher les clés de sa voiture au fond de la poche à clé du grand sac à main. En vain.

Fouiller tout le sac, qui d'un coup semble sans fond. En vain.

Remonter les six étages, rouvrir l'appartement pour constater qu'elles ne sont pas accrochées au clou, non plus. Rester serein.

Repasser tous ses gestes en mémoire, s'agacer des minutes qui passent, s'énerver du retard qui grandit.

Imaginer avec impatience la circulation qui s'intensifie ; sentir l'angoisse arriver de ne rien trouver et soudainement se souvenir qu'aujourd'hui on les a mises dans sa poche !

Recevoir en fin de journée un e-mail écrit par un sous-chef qui n'est pas le vôtre et vous demande de contribuer en urgence à la mise à jour d'un document que votre propre chef aurait dû compléter il y a bien longtemps... Bien sûr, le délai n'est pas précisé et le chef en défaut n'est pas sollicité ! Grrrr... C'est la colère qu'il faut travailler en urgence pour adopter la bonne attitude !

Rentrer du boulot, après une longue et riche journée, entrer dans sa cuisine pour préparer le repas du soir, penser décompresser en épluchant quelques légumes sur fond de musique et voir les vestiges des repas de ses charmants adolescents, qui jouent à la dînette pour leur déjeuner ou leur goûter et qui, malgré tout ce qu'on leur a appris toutes ces années, ont encore oublié où se trouve la poubelle ou le lave-vaisselle. Déprimant...

Laurence

Un autre quotidien

Paraphrasant l'écrivain, je devrais écrire « longtemps, je me suis levé tôt », non pas tant parce que « le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt » mais parce que le corps est ainsi fait qu'il n'y a pas à lutter contre l'horloge biologique. J'aime assez voir le jour se lever, levé bien avant lui l'hiver, jouant avec lui l'été.

Vue d'avion, ma journée pourrait en effrayer plus d'un par son caractère ennuyeux, routinier, inintéressant, si elle devait se résumer à un banal et affligeant sept heures midi les fesses rivées devant un ordinateur, rebelote de treize à dix-huit, ceci dans un sous-sol sans fenêtre, seulement rythmé par de rares promenades en surface, près de la machine à café, histoire de voir le jour cinq minutes. Si c'était vraiment ça, ce serait triste comme un jour sans pain.

La journée, et parfois le soir jusqu'à tard dans la nuit, est au contraire plutôt faite de rencontres, de causeries, d'échanges professionnels, de cafés partagés pour négocier telle ou telle disposition et de réunions parfois ennuyeuses, voire complètement inutiles.

Non, chaque jour est une nouveauté, avec en fin, la réponse à cette sempiternelle même question : qu'ai-je fait pour mon pays aujourd'hui ? Pour le bien de la population qu'avec mes collègues je suis payé à défendre. J'ai conscience que ceci peut sonner pompeux voire prétentieux. C'est pourtant ce qui me fait me lever chaque matin, chaque jour que Dieu fait.

Bon, il arrive que l'on pense à soi, quand même un peu : ai-je assez de tomates pour la ratatouille ? ai-je bien pensé à peser ce satané kilo de tomates ? Car, dans la population à défendre, il y a les siens, qui ne sont pas que des bouches à nourrir. Le soir leur est consacré, c'est bien la moindre des choses, quand on est obligé de constater que l'on passe davantage de temps avec son patron qu'avec sa propre famille.

Le quotidien n'a pas la fibre poétique s'il n'est fait que de ménage, lavage, séchage, repassage, achat et autre poussage de caddies. Heureusement ce quotidien laisse passer les événements entre les mailles serrées du filet des tâches ménagères. Ça commence par éteindre – idéalement ne pas allumer – la boîte à décerveler pour ouvrir un bouquin et s'y plonger. Ne pas rendre exceptionnel d'aller au cinéma, au théâtre ou au concert, comme sortir en forêt, main dans la main.

Et il arrive qu'un jour le quotidien se déchire, qu'à la suite du refrain lancinant du train-train quotidien, on entende un couplet improvisé, pas du tout prévu.

Un jour, j'ai reçu votre lettre, Ma Dame. Lettre qui était un courriel, mais qu'importe le flacon, puisque j'eus l'ivresse. Il y était question de livres, de ce qui nous avait fait nous croiser, brièvement, il y a déjà fort longtemps, presque dans une autre vie.

Vous réapparaissiez dans mon paysage et moi, Vous répondant aussitôt, dans le vôtre.

Désormais, mon quotidien n'est plus, ne peut plus – ne veut plus – être le même puisque Vous existez, puisque Vous êtes là, parfois loin – trop souvent à mon goût – de moi. Mais, où que Vous soyez, quoi que Vous fassiez, Vous êtes désormais en moi, dans mon esprit, dans mes préoccupations. Je pense à Vous tout le temps. Même quand je ne pense pas à Vous, je pense à Vous. Vous êtes devenue mon quotidien.

Gilles Davary

Un souvenir vieux de 40 ans

Au fil des jours, souvent semblables, se détache une journée d'hiver, exceptionnelle par sa douceur, mélange d'un froid vif, d'un ciel bleu saharien, d'un équilibre des éléments qui font qu'à midi ce jour-là, ayant presque terminé mes visites à domicile pour soigner mes petits patients, j'étais heureux... heureux d'en avoir terminé avec les ascenseurs en panne, les étages à gravir, les places de parking occupées, les pleurs des bébés et l'inquiétude des mères.

La piscine m'attendait après ma dernière visite. J'y retrouverais mes amis, la chaleur du bassin, la jouissance d'une douche qui effacerait la fatigue et la tension d'une matinée chargée en cette période d'épidémies.

Cette dernière visite se situait à Cachan, tout près de Paris, chez une nourrice qui avait la garde du petit William, 2 ans, que je connaissais bien. Je n'étais jamais venu dans ce qui semblait être une petite maison que j'apercevais tout en haut d'une allée, que j'empruntai une fois la grille franchie.

Très vite mon attention fut attirée par un rail qui gravissait la colline, surmonté d'un filin d'acier, et tout en haut par un petit chariot en forme de siège.

J'imaginai le tout en mouvement, au milieu de ce jardin luxuriant. J'imaginai des cris d'enfants joyeux et le père actionnant le mécanisme de levage...

Tout en haut, m'attendait la nourrice, William dans les bras, William grognon, les yeux rougis et larmoyants...

« Vous avez un sympathique monte-charge pour les enfants ! » dis-je en arrivant tout essoufflé.

Et cette femme, qu'une tristesse inexplicable semblait envelopper, m'a dit alors : « Oui, nous l'avons construit pour mon fils aîné, qui n'aurait jamais pu monter comme vous venez de le faire. Il était handicapé, ne marchait plus depuis ses 10 ans. Il était si lourd à porter en grandissant... Il est mort il y a deux mois... »

Les amis ne m'ont pas vu ce jour-là à la piscine.

Max

Cela peut paraître étrange : jamais je ne fais sonner mon réveil. Terminant fort tard mes rendez-vous, je me suis habituée à ce rythme décalé et n'ouvre le cabinet qu'à 10h30.

Le mercredi fait exception. Et pourtant, c'est le jour de la semaine que je préfère.

Le réveil a sonné à 8h. Il est 8h45, et je pars. Il fait nuit noire, la pluie cingle ma grosse doudoune à capuche, et visiblement, la route est verglacée.

Brrr, quel froid glacial ! Qui bravera comme moi cette froidure ? Car il y aura quelqu'une ou quelques-unes, à 9h, à la grille du Parc de Sceaux, selon ses disponibilités... et/ou son courage. Quelques amies dont l'échange fait la trame de nos vies. Nous marchons bon train, pendant une heure, conclue par un café fumant sorti de la thermos.

Chacun retourne à ses occupations. Je m'engouffre dans ma voiture et fais une escale en coup de vent pour enlever à la hâte des étalages du marché poisson, légumes, fromages et fruits de saison.

Retour maison. Box en sous-sol. Sourire chaleureux du gardien, ascenseur, cinquième étage.

Douche rapide, je m'habille en psy.

Dès 10h30, et presque sans discontinuer, à chaque heure, va s'annoncer un enfant. C'est leur jour. Je les adore.

Ne vous méprenez pas. Mes patients adultes, je les aime tout autant. Mais les enfants apportent leurs soucis avec une spontanéité et une fraîcheur qui tempèrent justement le poids de leurs maux.

Journée studieuse, concentrée, captivante, sans guère le temps de penser aux toilettes ni au casse-croûte.

Il est vite 20h30. Comment fais-tu ? Cette question toujours m'étonne. J'ai une telle chance d'accueillir ces jeunes âmes en peine, et oser penser avec eux un avenir meilleur.

20h30 : merci Picard. Tu seras encore une fois mon cuisinier préféré. À l'heure où nombreux sont ceux qui s'assoupissent devant leur film banal, je descends vite au garage et fonce vers Paris. Je sais où trouver « ma place ». Comme si on me la réservait !

21h : je fais irruption dans la salle où je participe au groupe de travail « Enfants », riche en cas cliniques, références théoriques ou littéraires qui dynamisent mon activité et m'ouvrent au monde actuel.

22h45 : je m'offre vingt minutes d'apaisement. Ma réunion ayant lieu dans une rue parallèle aux quais de Seine, je me retrouve bien vite à hauteur du Louvre, rive gauche, et jouis de l'embrasement des illuminations de notre capitale, jusqu'aux Champs-Élysées en aval, et jusqu'à la cathédrale Notre-Dame en amont.

Les derniers bateaux-mouches servent le dessert à leurs visiteurs attardés. Je hume l'air tranquille, mes yeux pétillent d'émerveillement. Une immense joie m'envahit. Quelle chance ! Tant d'êtres au monde mettront toutes leurs économies d'une vie pour vivre une seule petite semaine de bonheur à Paris.

Chaque mercredi soir, Paris m'appartient, et je me garderai bien de vous souffler mon emplacement de parking. Les places sont si rares !

Claude

Le réveil sonne. 5h40. Je tape sur la fonction « rappel ». J'ai encore un peu de temps. J'ai envie de prolonger le rêve qui ne s'est pas encore effacé... J'espère m'en souvenir encore, tout à l'heure, quand je serai debout, pour l'écrire dans le cahier des rêves. Depuis un an maintenant, je m'efforce de coucher sur le papier chacune des vies nocturnes et inconscientes dont je me souviens.

J'espère y trouver l'inspiration d'un dessin à faire ou une explication quelconque à ce qui se passe dans ma vie...

Deuxième rappel ! Le jour n'est pas encore levé et je vois la lumière du lampadaire rebondir sur le mur qui fait l'angle avec la fenêtre.

Premier geste, j'attrape mon cahier des rêves et le stylo qui l'accompagne, posés au pied du lit. Ce matin je lirai la pensée du jour plus tard. Je crains trop d'oublier les détails entre ma chambre et la cuisine...

Je me lève. J'enfile mon peignoir et mes pantoufles chaudes. Il fait frais. Je coupe le chauffage avant de me coucher. Je respire mieux ainsi.

Passage indispensable dans ce petit cabinet où chacun va seul puis direction la cuisine.

Tout le monde dort encore, comme chaque jour, je suis la première debout.

J'allume la radio, TSF Jazz ; les infos tristes et les débats ce sera pour plus tard. Je fuis les mauvaises nouvelles pendant mon petit déjeuner. Je prends un yaourt.

Je commence à écrire pendant que le grille-pain s'occupe de mes toasts. J'ai trop peur d'oublier des détails importants. Tiens ?! Et si je dessinais cette image... C'est bon je me souviens. Je me sers un jus de fruits.

C'est long, parfois très long de décrire le rêve. Quand on y regarde de près, il peut y avoir mille détails... la lumière, les couleurs, les personnes qu'on connaît ou reconnaît sans les voir, sans voir leur visage, on sait juste que ce sont elles, le décor, les lieux parfois flous ou très précis, les senteurs, ce qui se passe, les phrases si le rêve est parlant... l'ordre des images se brouille parfois.

J'écris vite, mal. Je dois me dépêcher pour être à l'heure... Si seulement il y avait moins de voitures à prendre la même route que moi au même moment !

Voilà je termine ! Déjeuner avalé, cuisine rangée, écriture achevée, je file à la salle de bain pour les rituels du matin. Douchée, dents brossées, pomponnée, je m'habille aisément.

Pour une fois, j'ai pensé à préparer ma tenue la veille ! Je suis prête ! Je monte embrasser mon fils, celui qui vit encore à la maison, et nous nous souhaitons de passer une bonne journée. Un bisou chacun et c'est parti pour une journée en trois temps : agacement, colère et désolation !

Laurence

Scènes de la vie ordinaire

Ah ! si j'étais Prévert, je décrirais en vers une journée ordinaire qu'une maîtresse d'école, ravie, ferait réciter à de charmants bambins « hyper motivés ». Mais il ne faut pas rêver...

Bon ! Cette journée commence par le son métallique et sautillant de quelques accords de guitare, choisis dans la liste des quinze ou vingt sons proposés par mon iPhone. C'est le moins désagréable que j'aie trouvé. D'une main hésitante, je cherche à attraper cet alter ego indispensable et tyrannique, pour le faire taire. Oui, j'ai compris, c'est l'heure ! L'heure de quoi au fait ? Je n'ai rien de prévu aujourd'hui. Alors quelle idée de mettre un réveil ?

Je regarde paresseusement, en m'étirant, les traces de lumière qui traversent le plafond. Ce sont les phares des voitures qui s'introduisent dans les interstices des volets et viennent animer ma chambre. Ça, j'aime. Mais il faut se décider à se lever quand même, sinon je vais m'en vouloir dans la journée de manquer de temps. Où sont mes chaussons ? Ah ! oui, dans la salle de bains. Et ma robe de chambre ? Elle s'est cachée de l'autre côté du lit, comme d'habitude. Je me jette sur elle et là, c'est le verre d'eau qui manque de se renverser et c'est le livre qui s'étale par terre et perd son signet. Il va falloir retrouver la page ce soir !

J'ouvre la fenêtre, j'ouvre les volets que je replie dans un claquement de tôle, et j'ai alors une idée du temps qu'il fait, en direct, sans le filtre de la radio. Puis, je descends les escaliers, bien accrochée à la rampe, car je ne suis pas encore bien réveillée.

Vite, préparer le petit déjeuner, le meilleur moment de la journée. Odeur du café, du pain grillé, goût du miel sur la tartine beurrée et qui dégouline

sur mes doigts que je lèche avec un plaisir délicieusement coupable ! Surtout, ne pas écouter les nouvelles à la radio ! Ce serait gâcher la journée.

Puis, douche, déprime face au miroir cruel. Gros dilemme. Qu'est-ce que je mets ? Ce petit haut avec cette jupe, c'était parfait. Mais je n'ai pas les collants qui vont avec... Ils sont encore sur le fil ! Et me voilà repartie à la recherche angoissée du « look » idéal...

Midi. Téléphone ! Je sais, je ne devrais pas décrocher. C'est l'heure où une voix exotique qui semble bien me connaître s'obstine régulièrement à vouloir améliorer mon quotidien tout en allégeant mon porte-monnaie. Rester zen et polie, mais raccrocher fermement.

Et puis sortir, sortir dans la rue, sortir de soi, de son enfermement, de ses petits tracassés, sourire à la lumière, à la vie, aux gens, sourire à demain peut-être...

Mannick

« [...] je sors à deux heures tous les jours ; je porte une redingote bleue aussi râpée que la légitimité dont je suis l'ambassadeur ; je me promène comme le vieux célibataire au Luxembourg [...] ; je fais deux ou trois visites, toujours aux mêmes personnes ; je rentre à cinq heures et demie pour dîner ; le soir, arrivent quelques-uns de ces rares amis qui demeurent après l'infortune. Je me couche à neuf heures ; je me lève à six ; je lis les journaux qu'on veut bien m'envoyer gratis ; quand je ne me trouve pas en train de me moquer du juste-milieu, je vais, de dix heures à midi, visiter certains républicains, gens d'esprit et de cœur qui, moins indulgents que moi, ont envie de pendre ceux dont j'ai envie de rire. [...] Voilà, Messieurs les espions, mon signalement et le compte rendu de ma journée, que vous certifierez sans doute véritable et conforme. [...] »

« Je me suis souvent dit : Je n'écrirai point les mémoires de ma vie ; je ne veux point imiter ces hommes qui conduits par la vanité et le plaisir qu'on trouve naturellement à parler de soi, révèlent au monde des secrets inutiles, des faiblesses qui ne sont pas les leurs et compromettent la paix des familles. »

18 février 2017

Biographie imaginaire

Prendre le temps de créer, de laisser son imagination flotter et l'histoire se composer : de l'incipit de sa biographie à l'épilogue d'un personnage façonné au fil de notre imagination, nous avons écrit quelques feuillets de sa vie.

Ouvrant les volets de la maison familiale de la plage, Gilles s'écria, apostrophant le ciel : « Je suis chez moi. »

Aucune probabilité ne le laissait penser ; aucune loi statistique ne promulguait qu'ils pussent se rencontrer. Pourtant, contre le cours du monde, Élisabeth était là, face à lui.

Gilles Davary

Elle avait souvent songé à écrire son autobiographie. Même très jeune, mais il n'y avait rien à raconter.

Une bibliothèque est une pièce parfaite.

Il voulait résumer en une phrase l'essentiel de sa vie mais échouait à en trouver même le premier mot.

Pascale

Une bibliothèque est une pièce parfaite. Parfaite pour le monde, à côté, en dehors de lui, mais le contenant tout entier.

Parfaite aussi pour Salomé, son abri, son refuge, doux et chaud comme un cocon, lui promettant toujours et lui offrant souvent des heures de bonheur inégalé. Là, elle pouvait s'abandonner, être elle-même, renoncer aux jeux sociaux qui la fatiguaient plus qu'ils ne l'amusaient. Son mari lui reprochait de s'absorber dans ses lectures, de s'exclure de la vie familiale, de le fuir même.

Il avait raison, c'était exactement cela qu'elle cherchait, non le fuir, mais se fuir elle-même, s'abstraire dans d'autres vies, plus furieuses, plus désespérées, plus grandes. Rêver était plus important que tout.

Et elle n'était pas madame Bovary ! Un livre (voire plusieurs) lui suffisait pour s'envoler, pour prendre un peu d'altitude sur sa vie prosaïque.

Elle jeta un coup d'œil à la pièce chaleureuse. Si le feu pouvait...

Pascale

D'un pas lent il s'approche au bord de la jetée, le regard porté au loin, embué. Le va-et-vient des touristes a déjà commencé. Les uns s'agglutinent à la proue du bateau navette, les autres s'entassent sur le pont supérieur. Il connaît par cœur les horaires de rotation : circuit court

pour s'approcher et contourner la statue, circuit long pour poser pied sur les deux îlots si célèbres. Vingt-cinq ans qu'il travaille à la compagnie maritime de la plus belle ville du monde. Il se croyait fort, sûr de lui. Il pensait avoir tout prévu. Il était à l'abri du besoin, entouré d'une famille aimante. Et pourtant, depuis quelques heures, il doute.

Il ne sait plus depuis combien de temps il tient entre ses mains ce papier jauni que lui a remis le surveillant de salle. Rencogné au fond de cette pièce immense, où bruissent les pages tournées et les chuchotements des lecteurs, il recouvre à grand-peine ses esprits. Ce qu'il a cherché pendant toutes ces années est là, écrit au crayon papier. Quelques traits malhabiles qui font voler en éclat son enfance et en somme toute sa vie. Soudain, il se lève et vivement repousse sa chaise. D'autres frères et sœurs existent donc, une autre famille est là dans ce pays si loin de chez lui. Seront-ils prêts pour le rencontrer, pour faire connaissance avec lui cet inconnu ?

De l'éclat du doute il fit sa force.

Édith Hélène

Tandis que la Fée du Bien se réveillait dans sa superbe couche à baldaquin, un élan de tout son être la poussa à prendre la plus grande décision de toute son existence : elle allait devenir ré-enchanteur des âmes.

C'était une évidence, un choix qui ne souffrait aucun retour en arrière.

Elle en avait la force intérieure, ainsi que la sagesse acquise au fil des expériences douloureuses et transmutes de son histoire.

Son parcours de vie l'avait purement et simplement préparée à cette vocation.

Elle sauta de son élégante couche avec enthousiasme et légèreté, fit ses ablutions matinales et s'en alla faire sa toilette à la fontaine des mandragores. La joie qu'elle lut sur son visage à travers son reflet dans l'eau la conforta dans sa décision.

Après les soins du corps, elle s'attela aux soins de l'esprit.

Elle sortit ses grimoires sacrés pour redécouvrir les formules magiques réservées aux initiés, aux sages, aux artistes, aux fous, aux poètes, aux

femmes et aux hommes dont la conscience s'était élevée et pour qui l'Amour et la sauvegarde de l'humanité étaient devenus la priorité, une mission à exercer sans plus tarder..

Évelyne

Le claquement brillant des talons des bottes ferrées du capitaine sur le granit des pavés de la cour annonçait clairement les intentions de l'homme qui, montant les marches du vieil escalier en bois de la caserne, faisait résonner ses pas comme autant d'ordres secs et sans appel, avant d'entrer, d'un grand coup de pied dans la porte, dans la salle des gardes, où le bruit du vantail se fracassant contre la paroi fit instantanément taire le brouhaha de la piétaille.

« Vos gueules là-d'dans, bande de crapauds ! Z'êtes pas payés pour vous chauffer les miches au coin du feu ! ici, il y a un temps pour tout : un temps pour travailler et un temps pour bosser !

Vous n'êtes pas autorisés à poser vos culs avant de savoir tirer au mousquet, recharger vos arquebuses, mener un assaut à l'épée et au bouclier, défendre une place au mousquet et à la pique.

Alors, aux ordres de vos sergents, dégagez ! »

C'était le capitaine Du Castelbrillant, commandant la 4^e compagnie des Mousquetaires du Roi, qui, comme à l'accoutumée avant l'aurore, venait réveiller ses soldats d'un affectueux salut matutinal. Les sergents rassemblèrent leur groupe, fort d'une dizaine d'hommes chacun et, dans le cliquetis des armes et des armures, la centaine de mousquetaires se dispersa dans différents coins de la caserne pour pratiquer les exercices, ferrailer les uns contre les autres, s'entraîner au tir au mousquet, recharger, nettoyer, mener des assauts contre un autre groupe en défense. Parmi ces hommes, Tugdual de Kervoazec n'était pas le dernier à s'aguerrir avec ses compagnons. Jeune rejeton d'à peine 18 ans, issu d'une vieille famille de pauvres hobereaux de Basse-Bretagne, léonard de l'Aber Wrac'h et fier de l'être, il s'investissait avec fougue et entrain dans cette préparation. Car il voulait être bon soldat et surtout aller se frotter à la réalité du combat. Comme ses congénères, y compris les

recrues tout juste engagées au service du Roi, il savait qu'ils s'apprêtaient à partir en Hollande pour tâter de l'Espagnol. Lors des veillées entre deux tours de garde nocturne, on avait le temps de parler et chacun y allait de son commentaire, puisque personne n'avait d'informations, devisant sur la date du départ au front et sur la destination. Les jeunes, comme de coutume, rêvaient d'en découdre quand les vieux, comme de normal, espéraient ne pas avoir à trop recoudre.

En fin de journée, pansant les premiers sangs d'un exercice réaliste et massant une cheville endolorie, de Kervoazec se remémora le pourquoi de sa présence ici. Venu à Paris pour se faire un nom, il était entré aux Mousquetaires pour se faire une réputation. Bien sûr qu'il n'en voulait pas aux Espagnols à titre personnel – il tuerait qui on voulait pourvu qu'il en sorte victorieux – mais il savait que servir dans cette prestigieuse unité lui assurerait un prestige d'autant plus brillant qu'il serait rapide. Il y avait tant d'années qu'il rongait son frein, car, quatrième fils de famille, sans aucun avenir de succéder au paterfamilias et si peu désireux d'embrasser la carrière ecclésiastique, il devinait qu'il tenait là l'occasion inespérée de dépasser ses frères. Ses maudits frangins, pensa-t-il intérieurement.

Pour cela, il fallait d'abord apprendre à se battre et à tuer ses ennemis. Et, accessoirement, survivre. Car, suivant l'avis du sergent Virlojeux, un vieux soldat plutôt joyeux, à l'accent méridional bien prononcé, c'était même le premier devoir du soldat. « Un soldat victorieux mais mort, c'est moins utile qu'un soldat vivant. Même battu, blessé ou prisonnier, celui-ci peut devenir victorieux. Foi de Virlojeux. » Le Virlojeux s'était pris d'une amitié paternelle pour le jeune Kervoazec, qui aurait pu être son fils, et n'hésitait pas à lui donner dès à présent des conseils d'anciens qu'habituellement les jeunes n'écoutent pas et méprisent. « Il n'y a pas de bons soldats, Kervoa, disait-il, il n'y a que des survivants. Comment que t'as survécu, c'est ta victoire, petit. Quand tu auras compris ça, tu pourras commander les hommes au combat. Alors, fais comme tu veux, fais comme tu peux, mais débrouille-toi pour revenir. »

Gilles Davary

Tandis que la Fée du Bien entrait dans sa bibliothèque, sa blanche colombe en sortit, voletant de ci de là. Elle avait déposé un petit rouleau de parchemin plié, porteur d'un message urgent.

« Oh, Fée du Bien, l'angoisse est trop forte, ma gorge serrée, et un étai sur la poitrine m'empêche de respirer... Venez, je vous prie, sans plus tarder, mon âme tourmentée et mon corps crispé apaiser. »

Elle évalua l'urgence de la situation et décida d'intervenir séance tenante. Elle chevaucha une créature mi-homme mi-bête surnommée Gingembre Rouge qui déploya ses ailes et la transporta jusqu'à l'auteur de la missive désespérée.

L'homme était tétanisé, recroquevillé sur lui-même, et l'on pouvait lire dans ses yeux une peur extrême, à la limite de l'insoutenable.

La fée s'approcha, le prit dans ses bras et lui murmura doucement au creux de l'oreille :

« Je suis là maintenant, vous n'avez plus rien à craindre. »

Elle sentit l'homme se détendre peu à peu, sa cage thoracique se soulever avec de plus en plus d'aisance, le soulagement qu'il ressentait devenait lisible dans son regard.

« Que s'est-il passé ? Pouvez-vous m'en parler ? »

Évelyne

Elle l'avait cherchée longtemps, dans ce vieux cahier noir lustré qui datait de la seconde guerre mondiale, dans lequel sa mère avait noté les recettes familiales. Et elle la trouvait aujourd'hui, tout à coup, cette recette de gâteau de riz faisant office de marque-page d'un livre. On en revenait toujours aux livres finalement pour les choses importantes.

Quelques années plus tôt, elle avait cherché cette recette pour la réaliser au goûter d'anniversaire de sa fille, mais uniquement dans le but de faire plaisir à son frère. Elle ne l'avait pas retrouvée, s'était décidée à confectionner malgré tout l'entremets, tout en sachant parfaitement qu'il ne plairait pas à son frère. Et ce fut le cas. Il y goûta et ne fit même pas l'effort de dissimuler sa déception. C'était trop ceci, pas assez cela. Cela avait surtout été un vrai camouflet pour Salomé qui plaçait son frère

au-dessus de tous. Ce souvenir ancien lui cuisait encore. Elle aurait aimé être « celle qui faisait aussi bien que maman » pour bénéficier, même brièvement, d'attention, d'admiration de la part de son frère.

Maintenant qu'elle avait remis la main sur la recette de ce fameux gâteau de riz, prendrait-elle le risque de s'y essayer de nouveau ? Redonner vie à ce dessert valait-il la peine de se remettre en question : qu'est-ce qui lui prouvait que, cette fois, même si elle respectait scrupuleusement la recette, son frère apprécierait ? Ne serait-ce pas pire si elle échouait cette seconde fois ? Car il n'y aurait plus l'excuse d'un changement d'ingrédient ou de mode de cuisson. Ce serait simplement elle la fautive, la bonne à rien, celle qui ne serait jamais à la hauteur.

Aussitôt parvenue à cette pensée, elle se fustigea : jusqu'à quand continuerait-elle à s'auto-flageller ? Tout cela pour du foutu riz !

Pascale

Alors que l'artillerie française pilonne les hauteurs de la ville, au nord, tandis que les troupes flamandes, alliées des Français, mènent l'assaut contre les remparts à l'ouest et sont sur le point d'enfoncer les lignes de défenses des Espagnols et des Hollandais, la compagnie de Du Castelbrillant est engagée par le Prince pour ce que l'on ne nomme pas encore une opération commando. La mission consiste à pénétrer subrepticement le palais du Gouverneur, s'en rendre maître, faire prisonnier son locataire et accélérer ainsi la reddition de la ville. Du Castelbrillant s'est porté volontaire pour la mission car il tient aussi à assurer la réputation des Mousquetaires de sa compagnie, non pas tant face à ses ennemis – car les ennemis s'en fichent – mais face à ses concurrents des autres compagnies.

Grâce à une complicité intérieure, un traître à sa ville, les hommes de Du Castelbrillant pénètrent dans les faubourgs de la ville par le sud. Sans se préoccuper des défenseurs qui cherchent à les arrêter, ils foncent vers le palais. Il y a du sang sur leur route car la surprise joue pour eux et la consigne de ne pas s'arrêter tant que l'on n'a pas saisi le Gouverneur ne laisse pas de place à la clémence. D'ailleurs, y compris en d'autres circonstances, Du Castelbrillant n'est pas homme à s'embarrasser de

prisonniers. « Quelles lois de la guerre ? demande-t-il parfois, je n'ai rien vu d'écrit. »

Ses troupes, quasiment intactes – on dénombre toutefois cinq tués dans l'affrontement sporadique avec des défenseurs pourtant peu nombreux –, se déploient maintenant dans les rues autour du palais du Comte de la Vega, Gouverneur du Roi dans la Hollande. Le capitaine a décidé d'engager un combat frontal sur la façade principale tout en engageant au moins un groupe de combat de dix hommes sur chacune des trois autres faces du cube à prendre. Il veut fixer et consommer un maximum de défenseurs face à lui, quitte à subir le feu, et escompte la vaillance de ses hommes pour forcer la décision par la surprise sur les flancs. Les trois sergents seront autonomes ; ils doivent prendre la défense à revers et faire ouvrir la porte du palais pour permettre l'entrée du gros de la compagnie. D'après les renseignements, pas plus de cinquante défenseurs demeurent au palais. Puisque l'on n'est pas à trois contre un, il faut compter sur la surprise pour faire basculer le rapport de forces.

Le groupe de Virlojeux, dans lequel combat de Kervoazec, est engagé à gauche. Après avoir abattu quatre défenseurs grâce à des tirs de mousquets tous efficaces, ils pénètrent avec une échelle dans l'échauguette d'un petit bastion de l'angle sud-ouest du palais. Ils sont dans la place. Il leur faut faire vite, tant que la surprise joue pour eux. Mais dans le petit bastion, des défenseurs se regroupent au pied de l'escalier. Trois mousquetaires sont arquebusés à bout portant. Comment il échappe à ces balles qui sifflent autour de lui, de Kervoazec ne le sait pas ; d'ailleurs il n'a pas plus le temps de regarder son premier ennemi tué d'estoc qu'il lui faut parer un coup et embrocher son deuxième Espagnol d'un geste mal assuré. Ce dernier, mortellement blessé au ventre, ne se résout pas à mourir en silence et beugle comme un veau. Virlojeux lui fend la tête parce qu'il est pour le travail bien fait. Pas le temps non plus de s'émouvoir, de s'introspecter : les défenseurs, avertis que l'ennemi est dans la place, affluent vers le bastion. De Kervoazec se retrouve en tête : il a eu le temps d'armer son mousquet : il tue son troisième homme en moins de deux minutes. Son binôme, Werther, un ancien lansquenet alsacien, passé à la France, dégomme un capitaine espagnol qui, dans la seconde, arrête donc de crier. Les défenseurs, un instant décontenancés, sont bousculés par le groupe de Virlojeux, qui, montrant l'exemple, en passe deux au fil de l'épée. Dix Espagnols jonchent le sol de l'escalier et du

couloir qui mène du bastion à la cour principale. Le groupe est diminué, trois morts, deux blessés mais qui, à défaut de tenir une épée, peuvent encore manier le mousquet. On fonce vers le grand hall du palais, sûr de prendre l'ennemi à revers.

La bataille du palais dure encore une bonne heure et les attaquants finissent par entrer dans le palais grâce à l'action des groupes entrés par les flancs. Les défenseurs refluent et se regroupent dans le noyau dur que constitue le bâtiment central et plus particulièrement au premier étage, où s'est réfugié le Gouverneur espagnol. Il motive ses troupes pour ne pas se rendre et infliger un maximum de pertes aux Français mais ceux-ci, galvanisés par leurs premiers succès, se jettent dans la bataille avec rage. Il n'y a plus de place pour tirer au mousquet et les défenseurs sont désormais clairement désavantagés ; place à la mêlée, au corps-à-corps et à ce jeu-là, les Mousquetaires sont les meilleurs. Féroces, enragés, acharnés, même blessés, ils assènent des coups mortels et déciment leur dernier rang de soldats espagnols, qui ne peuvent les affronter qu'un par un ou presque. C'est un carnage ! Les odeurs de sang chaud, mêlées à celle des corps qui ont peur, qui souffrent et qui ne sont plus que des corps, empuantissent l'atmosphère. On a estourbi, tranché, trucidé, taillé, fendu, embroché, décapité, à tout-va. Il n'y a guère de blessés car il n'y aura pas de prisonniers.

Le Gouverneur est maintenant prisonnier de Du Castelbrillant. On le presse de faire savoir que la ville va se rendre. Pendant ce temps, les soldats du groupe de Virlojeux qui ont reçu ordre de fouiller les pièces et de récupérer argent et papiers (« les papiers pour le Roi, l'argent... on verra »), inspectent toutes les pièces.

Ouvrant la porte d'une pièce de l'étage supérieur, son épée sanguinolente à la main, de Kervoazec tombe soudain nez à nez avec deux femmes, qui ne cherchaient ni à se cacher ni à fuir. Werther, l'Alsaco, arrive à sa suite, mousquet chargé. La seconde, plus jeune et joliment vêtue, reste derrière la première, plus ancienne, toute de noir vêtue, comme protégée par elle. La vieille essaie de garder une contenance devant le mousquetaire qui, malgré son jeune âge, ressemble à un soudard débraillé, le visage noirci, le vêtement dégoulinant de crasse et de sang. Tremblante, elle lui tend un pli cacheté. D'une voix hésitante, trahissant son effroi, elle lui demande, dans un français à l'accent espagnol, d'ouvrir et de lire. De Kervoazec décachette le courrier, le parcourt et comprend. Il se retourne et baisse le

mousquet de Werther, pointé vers les femmes.

« C'est la fille du Gouverneur, et sa dame de compagnie... On va les conduire au capitaine.

– Le capitaine a dit « pas de quartier », bougonne Werther, que ça embête de réfléchir.

– Eh, on ne peut tout de même pas les tuer comme ça ! il faut qu'on en parle au capitaine, quand même !

– Le capitaine, il a dit pas de prisonniers.

– Oui... oui mais il a rien dit en ce qui concerne les prisonnières. »

Gilles Davary

Salomé, rêve en confiance dans ce dernier refuge.

Puisse-t-il t'apporter la paix à laquelle tu aspirais tant.

Pascale

Je ne suis pas ici dans cette tombe.

Suivez vos élans, ré-enchantez votre âme, mettez de la magie dans vos vies, honorez-la ! Vivez ! Respirez !

Évelyne

Ci-gît le Chevalier Tugdual de Kervoazec,

Capitaine aux Mousquetaires du Roi

Volontiers ambitieux, toujours il fut aventureux.

Au combat jamais peureux, avec ses camarades généreux.

D'une princesse espagnole il fut amoureux.

Il la maria, car l'amour n'est pas un jeu.

Ci-gît le Chevalier Tugdual de Kervoazec,
Une cape. Une épée.

Gilles Davary

« En traçant ces derniers mots, ce 1^{er} novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte : il est six heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient ; on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. »

« *“Tu devrais peindre tout cela.” Ce mot me révéla la Muse ; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c’eût été ma langue naturelle [...].* »

18 mars 2017

Logo-rallye : l'Oulipo chez Chateaubriand

Gâce aux jeux de l'Oulipo, les participants ont déployé leur créativité littéraire au travers d'un logo-rallye, du récit définitionnel d'une mésaventure de Chateaubriand découvrant l'Amérique, avant d'en proposer une déclinaison lipogrammée en A...

Théodore décida un beau matin de procéder à l'échange de sa vieille **fourgonnette** contre une bicyclette. Cela peut vous paraître étrange mais depuis le dérapage incontrôlé de son antique bolide sur une plaque de verglas l'hiver dernier, et qui s'est soldé par une plaie au front et une **incisive** fêlée, Théodore rechigne à prendre le volant.

Il trouva le deux-roues de ses rêves facilement et partit aussitôt essayer la machine sur le chemin longeant l'étang dit « du diable ».

Au premier croisement, la traversée impromptue d'un lièvre sous sa roue le fit **piler**. Malheur ! Sa roue avant heurta une pierre coupante qui la creva aussitôt. Théodore se retrouva fort marri, le pneu avait besoin d'un bon **rapiécage**. Il aurait bien tenté d'apposer une sorte de **scellé** hermétique confectionné avec plusieurs rustines mais la déchirure était trop importante.

Dépité, Théodore prit à pied le chemin du retour espérant rencontrer une âme charitable qui voudrait bien le **véhiculer** jusqu'au village.

Édith Hélène

Je lui avais prêté ma **fourgonnette** car il avait des meubles à transporter. Puis il me l'avait rendue. Était-ce encore une fourgonnette, d'ailleurs, que cet amas de tôles enchevêtrées qu'il me rapporta ?

Depuis ce jour, nos **échanges** avaient tourné au vinaigre ! Imaginez ma rage ! Je l'aurais volontiers déchiqueté avec mes **incisives**, mais je la ravalais en mordant rageusement le bâton de réglisse que je gardais toujours au fond de ma poche. Je rêvais même de le **piler** sur place. Il ne pouvait pas s'en sortir indemne. Son destin était **scellé** !

Je lui assénai des violents coups de pied dans les tibias. Il portait un pantalon fait de méchants **rapiécages**. Je lui taillai proprement un short, car il y perdit les deux jambes... du pantalon.

La gendarmerie fut dépêchée. Haut et fort, je clamai à l'imposture, et demandai réparation. Les meubles stockés dans feu ma camionnette pourraient-ils servir d'échange en dédommagement ?

J'insistai tant qu'on apposa les scellés sur la camionnette et les meubles. Afin de conclure ma plainte, on nous **véhicula** tous deux, fort échauffés, jusqu'à la gendarmerie.

Claude

Le marché des **échanges** a lieu demain. Sur la place du village. Tous ces vieux habits que nous avons pris soin de trier tiendront-ils tous dans la **fourgonnette** qui les transportera jusqu'au lieu-dit ? J'appréhende. En chargeant le véhicule, mes **incisives** mordent ma lèvre inférieure. Aïe !!! je me suis fait mal. Jusqu'au sang !

Je pose un peu de glace **pilée** sur ma lèvre pour endormir la douleur.

Quand je pense à toutes ces heures de **rapiécage**, passées pour redonner une allure à ces vieux vêtements ! Certains trouveront peut-être un

nouveau propriétaire, pour une nouvelle vie. Ils feront le bonheur d'une personne démunie ou d'un artiste en quête de costume. Qui sait ? Et voilà ! tout est rentré. La portière de la fourgonnette est bien fermée, verrouillée, comme **scellée**. C'est parfait. C'est parti ! Je pourrai **véhiculer** tout mon chargement vers le marché des échanges.

Laurence

J'avais acheté une bicyclette dernier modèle, très sophistiquée, très performante, pour faire de belles balades dans la campagne, au printemps renaissant. Mais voilà, j'étais incapable de m'en servir. Tous ces mécanismes censés me faire avancer sans efforts se bloquaient les uns après les autres : les pignons déraillaient, la chaîne sautait... Bref, trop technique pour une citadine plus habituée à attraper son bus en jupe droite et talons aiguilles qu'à faire du vélo !

J'étais en train de réfléchir au moyen de demander à la boutique de faire **échange**, quand une **fourgonnette** qui venait de ma droite **pila**, mais trop tard. Patatras ! me voilà à terre ! une **incisive** cassée, mon nouveau gilet déchiré. Et voilà ! Envolés les rêves de grand air, la griserie de kilomètres avalés, de pentes descendues cheveux au vent. Il fallait envisager de passer chez le dentiste et opérer un **rapiéçage** de mon cher, très cher gilet.

Ah ! j'oubliais, j'avais rendez-vous cet après-midi-là pour une mise sous **scellés** d'urgence d'un appartement. Oui, en fait, je suis huissier en dehors des heures où je fais du vélo !

Je ruminais, je fulminais : décidément, un malheur n'arrive jamais seul, la loi des séries, une fois de plus, se vérifie...

Mais, comme un rayon de soleil vient fendre les nuages d'un ciel d'orage, le sourire de l'homme à la fourgonnette chassa ces réflexions pessimistes. Il me proposa de me **véhiculer** et, chemin faisant, me jetant des regards furtifs, il fredonnait :

« Un p'tit coin d'fourgonnette
Contre un coin d'paradis... »

Mannick

Échange de prisonniers.

Le pont s'est drapé de brume et on ne devine la **fourgonnette** qu'au dernier moment. Raahh ! Avec la détente sournoise d'un fauve piégé, elle plante ses **incisives** dans la main de son tortionnaire. Elle y imprime une belle empreinte dentaire, nette et sanguinolente. Du bon travail !

Sous le coup de la douleur – et de la surprise – l'homme **pile** en jurant. La garce ! La vieille camionnette glisse en serpentant sur le verglas comme au ralenti avant de sombrer avec un couinement sinistre.

Si ça continue, c'est à du **rapiéçage** que va ressembler le travail de la Scientifique sur les deux corps entremêlés pour l'éternité dans une étrange et pathétique embrassade.

La PJ a déjà posé les **scellés** et l'air glacial du matin **véhicule** comme une odeur ferreuse, métallique, qui vous lève le cœur. Celle du sang peut-être ?

Le cri strident d'un couple d'oies sauvages déchire le silence.

Anne-Cécile

La **fourgonnette** africaine **véhiculait** des grappes de voyageurs agglutinés jusqu'au toit, ainsi que toutes sortes d'objets hétéroclites d'**échange**, les sacs de mil à **piler**, des pantalons **rapiécés** et une **incisive** de lion, habilement **scellée** sur le capot de la fourgonnette.

Claude

Que d'os, que d'os, que d'os

Jour de brocante de seau d'os, un genre de vide-morgue, sorte de bourse d'**échanges** pour amateurs éclairés. On venait de loin, à pied, à cheval, en métro et aussi en **fourgonnette**, comme notre ami René, vendre ou acheter, qui tibia, qui péroné, ici humérus, là cubitus, molaires pourquoi

pas, ou encore **incisives**, s'il en reste.

René, videur de cimetièrre de son étât, étât à la bourre. Il voulait, comme à son habitude, arriver tôt, déployer son étal mais aussi prendre le temps de fouiller ceux de ses congénères, à la recherche de la bonne trouvaille. Au volant de sa camionnette, il accéléra donc, et se prit à dépasser un corbillard (vide ? plein ?). Mais, songeant à quelque bonne affaire en doublant, il ne vit pas débouler un lourd camion frigorifique, bien décidé, lui aussi, à livrer vite la fraîche barbaque.

Désespéré, René tenta de **piler** et de se rabattre brutalement. Sauf que, sous le violent coup de frein, caisses d'os et sacs de dents volèrent dans le coffre et son squelette fétiche, fruit d'un patient et savant **rapieçage** d'os d'au moins cent corps différents, valdingua à l'avant et vint se coincer sous les pédales, l'empêchant de freiner complètement et de tourner le volant. Ce qui devait arriver arriva.

L'accident ne put être évité.

Plus tard, la police sur les lieux, intriguée par tant d'os et de dents, fit poser les **scellés** et hésita un long moment pour décider qui du corbillard ou du frigo allait **véhiculer** le cher René, passé de vie à trépas.

Gilles Davary

Ceux qui ont leur domicile ici et y résident de manière relativement permanente, accueillant en abondance les étrangers et les traitant avec libéralités, nous manifestèrent de l'intérêt par des soins attentifs, en nous faisant don de leur meuble composé d'un plateau horizontal reposant sur pieds, construit pour servir les repas, ainsi que du bâtiment de taille moyenne qui leur servait de logement. Celui qui a le pouvoir civil ou militaire en ce lieu, demeurait de façon habituelle tout au bout de cette agglomération importante dont les habitants ont des activités professionnelles diversifiées. Je pris mes repas du soir chez lui avec une réitération allant d'un plus un à deux plus un. Il traitait le sol de cette fosse creusée en long pour servir de défense au château construite pour résister aux attaques de l'ennemi, en exécutant des travaux et techniques requis pour produire quelque plante potagère dont tout ou partie se

mange et dont l'origine se trouve sur ce continent appartenant à l'Eurasie et l'afro Eurasie, appelé « vieux continent » par opposition au « nouveau monde ».

Laurence

Texte original : « Les habitants, fort hospitaliers, s'empressèrent de nous offrir leur table et leur maison. Le gouverneur logeait à l'extrémité de la ville. Je dînai deux ou trois fois chez lui. Il cultivait dans un fossé du fort quelques légumes venus d'Europe. »

L'ensemble de mammifères primates de la famille des hominidés dont je faisais partie était en train d'être peu à peu privé de la possession de son environnement.

Nous errions sans but précis, systématiquement entourés des phénomènes naturels produits par des gouttes d'eau extrêmement petites, qui flottaient dans le fluide gazeux constituant l'atmosphère que respirent les êtres vivants.

Cette étendue de terre ferme émergée de manière durable dans les eaux d'un océan est garnie par le dessus, de manière continue, par cette manifestation de la conscience.

Nous étions placés hors du droit chemin, à l'intérieur de forêts de petits arbrisseaux des landes à tiges rameuses de contour mauve, ne provoquant aucune activité ni événement propre à remplir pour chaque être des espaces de temps.

À nos côtés, rien d'autre qu'un cours d'eau à forte pente, à rives encaissées et au débit irrégulier et rapide. Celui-ci, comme un gros corps arrondi, tournait sur lui-même et avançait en se fracassant contre de grandes masses de matière minérale dure, éminences abruptes qui le considéraient avec grande attention.

L'atmosphère était couleur de sang, de coquelicot et de rubis.

Isabelle

Texte original : « Nous nous perdions au milieu des brouillards dont [l'île] est sans cesse couverte, [...] égarés sur une bruyère laineuse et morte, et au bord d'un torrent rougeâtre qui roulait entre des rochers. »

Durant la saison la plus chaude de l'année qui suit le printemps et précède l'automne, les terrains plats situés au bord de la mer de ces étendues de terre ferme émergées de manière durable dans les eaux, sont couvertes d'animaux vertébrés inférieurs, vivant dans l'eau et munis de nageoires, qui se déshydratent sous l'astre qui donne lumière et chaleur à la Terre, et lors de la plus froide des quatre saisons de l'année qui commence au solstice de décembre et se termine à l'équinoxe de mars dans l'hémisphère Nord, de mammifères carnivores plantigrades de grande taille au pelage épais, aux membres armés de griffes, au museau allongé, blancs, qui se procurent des aliments nécessaires à leur subsistance comme les restes disparus de la mémoire des personnes qui s'adonnent à la pêche.

Édith Hélène

Texte original : « En été, les grèves de ces îles sont couvertes de poissons qui sèchent au soleil, et en hiver, d'ours blancs qui se nourrissent des débris oubliés par les pêcheurs. »

Des poissons marins sélaciens, dont le nom latin vient de requiem, avec des corps cartilagineux, allongés, de grande taille, très puissants, aux museaux pointus, aux bouches largement fendues en arc à la face inférieure de la tête, aux nageoires caudales hétérocerques, se mettaient devant nos yeux dans la masse considérable de cette substance liquide transparente que les anciens considéraient comme l'un des quatre éléments et qui entourait la construction flottante de forme allongée et pontée conçue pour la navigation en haute mer, et on leur envoyait de

l'extrémité supérieure de chaque côté des bordages du navire, des coups de pierre à feu, avec ce long canon et cette monture munie de dispositifs de visée et de mise à feu des projectiles, pour les tenir à quelque distance. Le mouvement ondulatoire qui agitait la mer sans faire déferler les vagues dépassait dans son genre la mesure ordinaire, et il me fit arriver plus tard qu'il ne faut à l'endroit d'où j'étais venu en usant jusqu'au bout ma puissance d'action physique.

Anmaric

Texte original : « Des requins se montraient dans les eaux du navire, et on leur tirait du bord des coups de fusil pour les écarter. La houle était si grosse qu'elle retardait mon retour et épuisait mes forces. »

Les sélachimorphes, ceux qui possèdent cinq à sept fentes branchiales sur les côtés de la tête, semblaient prêts à chaque grandeur physique vectorielle traduisant l'aptitude d'une force à faire tourner un système mécanique autour d'un point, semblaient prêts, donc, à transporter en lieu sûr un segment d'un membre supérieur ou d'un membre inférieur. Sur la construction humaine capable de flotter sur du dihydrogène d'oxygène, des êtres neutres et asexués se mettaient en peine de déposer à plat une embarcation de petite taille, de celles qu'on propulse à la rame, à la pagaie, à la godille ou à la voile (au moteur aussi, mais pas à cette époque), sur la surface d'une vaste étendue aqueuse chargée de chlorure de sodium.

Cependant, il fallait fixer de manière stable un mécanisme de transmission de mouvement constitué de deux groupes, l'un fixe, l'autre mobile, comprenant un nombre arbitraire de poulies et une corde les reliant entre eux. Et cela concrétisait une notion qui rend compte du changement dans le monde, notamment de la durée entre deux événements, attirant la considération du peuple, en raison de son importance.

Gilles Davary

Texte original : « Les requins pouvaient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment, on s'efforçait de mettre un canot à la mer ; mais il fallait établir un palan, et cela prenait un temps considérable. »

Lors de l'ultime étape de la mise à l'eau, la personne qui prend présentement la parole pour parler d'elle-même éprouva le sentiment de l'imminence d'une perte temporaire de connaissance ; un nouveau mouvement maritime circulaire et répétitif occasionnant vomissements et autres désagréments et les choses étaient réglées.

En dernier lieu, des personnes anonymes et dont l'identité nous importe bien peu effectuèrent sur la personne de l'autobiographe lui-même, quasi passé de vie à trépas, un mouvement de traction engageant les muscles de la partie supérieure du corps en direction de la partie plane du bateau destinée à accueillir passagers et équipage ; à la condition que celui qui se raconte ait péri des suites de l'absorption en trop grande quantité d'un liquide pourtant vital, quelle chose satisfaisante que de se séparer d'une chose si inutile et encombrante pour celui qui trouve sa vie suffisamment intéressante pour la coucher sur le papier... et pour tous ceux qui ne sont, hélas, pas lui !

Anne-Cécile

Texte original : « À la dernière immersion, je me sentis prêt à m'évanouir ; un roulis de plus, et c'en était fait. Enfin on me hissa sur le pont à demi mort ; si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et pour les autres ! »

L'exclue

T'éliminer toi ?

T'évincer ?

N'employer que les vingt-cinq lettres et t'exclure, te gommer injustement ?

Que peut inscrire Hergé, en cœur de bulle, pour exprimer l'effroi de Tintin lors d'une chute ?

Cette surprise du petit qui reçoit son présent de fête quel son sort de cette bouche...

Et quels vont être les premiers bredouillements du bébé pour nommer ses proches ?

On peut dérouler une liste démesurée, entre joies et peines où tu es essentielle.

Pour celui qui en son poème réunit jour et nuit, ombre et lumière, senteurs, sons et couleurs, *tu portes le noir corset velu des mouches...*

Ô précieuse voyelle, je te voue un culte réel.

Un monde qui t'ignore, c'est une science-fiction, qui détruit les sens du mot.

Comment t'oublier ?

Tu es le début de tout.

Le commencement.

Dépourvu de toi il n'existe plus de milieu ni de fin, le Z se morfond, son espoir de réviviscence envolé.

Écoute ! Voici que des musiciens recherchent ton écho pour débiter leur concert.

Comment commencer ?

Tu vibres, tu invoques, tu pries, tu interpelles, tu inities, tu crées, tu fondes, tu ouvres, tu déclenches.

Tu es selon les moments, tourment, peine et douleur, étonnement, gentillesse, joie, contentement, désir, volupté, liberté.

Toi l'expression impulsive des émotions, tu dis tous les sentiments en un cri.

Tu es source de vie.

Le dessin primitif de l'effigie d'un bœuf, c'est ton origine, née de l'obscurité des temps et venue vers nous.

Je te vois intrépide comme un V renversé, biffé d'une flèche.

Ou sous une forme minuscule, petite boule concentrée d'énergie ce O tout rond serti d'une courte virgule sur son côté droit.

Je t'inscris en douce, discrètement, secrètement.

Préférée des six voyelles, mon élue, mignonne chouchoute, comment écrire un texte dépourvu de toi ?

Anmaric

Une moiteur lourde pèse sur les corps. Notre voilier est immobile, le vent est tombé. Le bleu liquide renvoie vers les hommes une envie irrépressible de se jeter tête première, pour onduler tel un poisson en torrent tiède. J'ose, et depuis le bord, plonge vigoureusement. Les premières minutes sont un délice... Les perles humides de sueur sont nettoyées, sous le glissement de l'onde, le long de mon épiderme. Je tourne les yeux vers le voilier. Horreur ! Celui-ci s'éloigne imperceptiblement et sûrement, emporté loin des îles. Je remonte vivement les creux et tente de réduire l'éloignement en d'énergiques mouvements. Sur le voilier, les hommes, de leur côté, tentent de descendre un petit esquif pour venir me quérir. Une corde est jetée vers moi.

Dominique

Quel homme

« Bienvenue chez nous, Monsieur le Vicomte.

– Merci, tout l'honneur est pour moi.

– C'est nous qui sommes honorés de vous recevoir en notre humble demeure et vous nous voyez heureux de pouvoir vous retenir pour souper.

– Je vous remercie. »

Ces politesses récitées, on se rend ensemble vers les pièces où l'on dîne, selon les us et coutumes.

Les nourritures sont solides, les boissons froides, excepté le thé, qui fume encore.

Ne dit-on point que Monsieur René, de Combourg, demeure un prince fort délicieux en société ?

Il veut bien tenter de prononcer quelques mots de l'idiome d'ici, même s'il lui est difficile de dire le 'th', puisqu'il zozote un peu.

Toutefois, personne ne lui en tient rigueur ni ne le prend pour un hurluberlu. Tous, en effet, ont entendu le récit de son séjour en mer, tout près – trop près – des requins, le soir dernier.

Mon Dieu, quel homme !

Gilles Davary

Pour Monsieur de Ch...

Quel bonheur de convoquer notre muse, réunis sous le toit d'un homme de lettres tellement prestigieux. Le buste de notre hôte – que je ne peux nommer sous peine de ne point respecter notre consigne – nous domine, serein, et semble nous inspirer. Une douce lumière illumine les reliures des livres des bibliothèques, et je me prends à rêver que cet homme, ce génie de l'écriture, descend de cette niche et vient nous lire quelques-unes des meilleures lignes de ses mémoires.

Quelle voix fut sienne ? Je l'ignore. Peu importe ; son écriture est une musique singulière, ses mots ouvrent des horizons de poésie insoupçonnés, font surgir des rêves où le réel est sublimé.

Mannick

Nous sommes venus de loin. Tous ceux qui vivent ici nous ont ouvert leur porte et nous ont prodigué de nombreux soins. Ils nous ont nourris et logés comme si nous étions fils, fille, frère ou sœur, ou encore père ou mère. Même le chef de cette cité généreuse nous reçut chez lui loin du centre-ville et les dîners se répétèrent plusieurs fois, deux ou trois, je crois. Nous fûmes séduits de voir tous ces légumes venus d'Europe, couvrir le sol du fossé de son fort, et cette vue et ces odeurs firent surgir en nos esprits le doux souvenir de notre contrée originelle.

Laurence

C'est le cœur meurtri et endeillé des suites de notre Révolution, que je fuis les côtes bretonnes et pointe cette proue de notre goélette vers les terres mystérieuses ouvertes vers l'ouest.

Des peuples de mœurs pleines de surprises – les Indiens – se peignent le corps d'un onguent ocre, se coiffent de plumes dressées sur leur noire

chevelure, se vêtent de robes en fourrures de loup ou de bison et logent sous des tentes formées de pieux dressés et noués. Ils tissent les tiges entremêlées et feuillues, dont les interstices sont comblés et recouverts d'un mortier.

Leurs légendes nous étonnent. Tout est vie pour eux. Ils honorent soleil, lune et voûte céleste, flots tumultueux, brindilles, fleurs et troncs vigoureux qui pointent vers le ciel, le sol glorieux des héros décédés de leur tribu...

Ils créent un lien intime, une union homme-bête, bison, ours, lynx ou loutre, dont ils épouseront les vertus, l'héroïsme et cette témérité qu'ils représentent.

Claude

Enfin proche de son point de chute, l'illustre conteur mesure l'éloignement de ce monde inconnu.

Toucher cette terre promise, c'est concrétiser un rêve impossible.

Il prend tout de plein fouet : odeurs méconnues, lumières crues, rencontres curieuses, mots mystérieux, êtres innocents.

Édith Hélène

« Une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs ; elle ne nous était point apportée par une brise de la patrie, mais par un vent sauvage de Terre-Neuve, sans relation avec la plante exilée, sans sympathie de réminiscence et de volupté. Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traces, dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse. »

22 avril 2017

Odeurs et parfums

Odeurs et parfums sont à profusion un puissant déclencheur de sensations et d'émotions que la plume a tenté de cerner, avant de nous rendre compte combien le nez lui-même compose nombre d'expressions courantes qu'une histoire vraie, une fiction ou un patchwork, a restituées.

Aimées

La fraîcheur des brins d'herbe après la pluie, au camping à la ferme.

L'humus des sous-bois moussus de sapins, annonciateurs de girolles.

L'odeur du pain au levain de nos boulangeries de campagne.

L'arôme fort du cantal vieilli dans le buron de l'Aubrac.

Les anciennes halles de Paris aux sensorialités exquises, si merveilleusement traduites dans *Le ventre de Paris*.

Le camembert à la douane de l'aéroport Kennedy, largement vieilli en attendant le charter retardé de vingt-quatre heures à l'aérogare de Roissy.

L'odeur d'amande du petit pot de colle, à l'école, si délicieuse que j'en mangeais !

Détestées

L'air fétide et pollué de Paris qui m'asphyxie, après mon retour de vacances,

lorsque j'émerge du trou des Halles !

Le dégoût le plus écœurant qu'un livre m'ait jamais suscité, définitivement refermé après quarante pages hasardeuses, et qui repose dans ma bibliothèque à S. « S » comme Süskind !

Aimée et détestée

L'odeur d'une maison où vit un petit bébé, odeur faite de lait caillé et de selles glaireuses. Délicieuse lorsqu'il s'agit de notre bébé, nauséuse lorsqu'on a quitté notre époque de maternage.

Claude

Je me souviens de cet après-midi d'automne qui allait me faire découvrir un élan puissant pour une pratique artistique inconnue de moi jusque-là associé à une attirance irrésistible vers une épice chaude et réconfortante. Une amie m'emmena découvrir le Slava's Snowshow, produit et réalisé par un grand clown russe et son étrange troupe.

Aucun mot compréhensible ne fut prononcé et pourtant la magie et la poésie de ce spectacle si particulier me firent vibrer d'émotions fortes en émerveillement, d'émerveillement en émotions fortes.

Lumières, décors, costumes, postures et expressions des visages des clowns : tendresse, joie, désarroi et espoir se succédèrent tour à tour.

Le spectacle fini, Corine et moi décidâmes d'aller prendre une boisson chaude au Starbucks café situé tout près du théâtre qui avait accueilli le clown russe et sa troupe.

Je découvris avec étonnement que dans un Starbucks café, l'on pouvait agrémenter son café d'épices diverses et variées.

J'en choisis une seule, aimantée par le parfum chaud, voluptueux et rassurant qu'elle dégageait.

Je choisis également une part de *carrot cake* et Corine et moi allâmes nous installer dans un de ces fauteuils en cuir confortable qui vous font vous sentir comme chez vous.

Le café dégageait un parfum inhabituel, à la fois chaud et sucré, comme adouci par l'épice africaine. Bien lovée dans le fauteuil en cuir, je dégustai la première gorgée... Le goût de cet étrange breuvage m'enchantait et me

réconforta profondément. Je ressentis alors une profonde gratitude pour cet après-midi poétique et goûté partagé avec mon amie Corine.

La cannelle

Évelyne

Dès les premiers carrés brisés, son arôme titille l'odorat. Mêlé au beurre fondu, la pâte brune prend forme. Avec application la main tient ferme la spatule en bois qui soulève et repose dans un mouvement lent et continu la matière devenue onctueuse.

Ôtée du feu pour être mêlée aux autres ingrédients, cette douceur se laisse couler avec délice dans un saladier où de petits doigts passeront tout à l'heure, furtivement.

La bonne odeur de cuisson a maintenant empli la cuisine. Rassurante, sucrée, goûteuse, elle évoque déjà la saveur des goûters d'enfance. Elle s'insinue peu à peu dans toute la maison, appelant à un moment partagé et chaleureux. Puis peu à peu, une senteur plus prononcée se révèle. Les minutes passent, et s'insinue alors un autre fumet.

L'odeur se transforme, elle devient, lourde, âpre, entêtante. Désormais elle s'incruste dans les moindres recoins, les vêtements, les nez... Oui le gâteau au chocolat a brûlé !

Édith Hélène

Le doudou

Elle était haute comme trois pommes, ma petite fille. Elle marchait depuis peu : « petit château branlant », comme disaient les vieilles dames qui s'arrêtaient sur notre chemin et se penchaient vers elle avec attendrissement. Thuy-Anne était ma petite merveille et je prenais un soin particulier à sa toilette. Sa peau sentait bon le Mustella®, mélange

de parfum d'amande et de vanille. Sa chevelure abondante et brillante exhalait une odeur de propreté, fierté maternelle !

Mais il y avait un petit problème, un sujet de discorde entre nous à chaque fois que nous allions partir faire les courses. Elle refusait de quitter la maison sans « doudou ». « Doudou » était son trésor, un grand linge tout simple, tout blanc (enfin, qui avait été tout blanc !) qu'elle traînait partout avec elle, dans la maison, au bac à sable, dans la rue, dans son lit... Et pour être sûre que c'était bien le sien, elle humait cet objet repoussant à vomir avant de le serrer précieusement dans ses petits bras. D'ailleurs la couleur n'avait rien à envier à l'odeur..

Et je culpabilise encore aujourd'hui de lui avoir traîtreusement subtilisé cette guenille repoussante à l'odeur âcre, pour la jeter dans la machine à laver. Je la revois encore, ma petite fille, plongeant son visage dans ce qui fut « doudou » et le respirer avant de le rejeter brutalement et dire en me regardant fixement, tristement : « y sent plus ».

Une étape était franchie pour elle, pour moi, pour nous deux.

Mannick

Un nez

Rien ne vaut l'odeur vive et fraîche d'un incendie ! voilà qui met en joie, voilà qui est excitant. Les Chibanis m'en avaient parlé, quand j'étais encore un piaf : davantage que le plaisir d'aller se faire roussir les étiquettes, c'est le bonheur d'en ramener plein les naseaux, qui est jouissif. On n'oublie jamais les odeurs de son premier feu. Sentir le feu sur sa peau, c'est comme ramener du travail à la maison.

« Ton premier rif, c'est comme ta première nana : tu t'en souviens toute ta vie, les yeux fermés » me disait toujours un vieux juteux-chef qui en avait fait, des *feuers*, bien plus que tout le monde, ici. Voici ce qu'il disait encore, le soir au foyer, quand tu lui payais une binouze, rien qu'une.

« En plus, tu apprends vite à reconnaître ce qui brûle, rien qu'à l'odeur. Il y a mille parfums qui se dégagent quand un appart' crame ; il y a des odeurs spécifiques aux entrepôts. Autrefois, c'étaient surtout des

effluves boisés, parfois un peu musqués, selon les essences composant le mobilier. Aujourd'hui, mon 'yeut'nan', ça n'a plus rien à voir : ça pue et ça pique ! ça schlingue les produits chimiques, ça dégage des composés très volatils, plutôt acides, haut dans le nez, mais qui vous grattent la gorge toute la nuit et des jours après ; je n'y prends plus plaisir, ça me dégoûte les narines.

« Avez-vous déjà fait un feu dans un dépôt pétrolier ? Ça, c'était bon, c'était pas désagréable, un bon feu de nappe de super, c'était... c'était comme... comme un bouquet de fleurs très aromatiques, dont les fragrances vous sautent au nez, à tel point que l'on n'a pas envie de l'éteindre tout de suite, tellement ça flatte les narines. Ce qui pue, dans ces rifs-là, c'est l'émulseur qu'on balance dans la flotte pour faire la mousse : ce truc, je peux pas le sentir, à vomir, je vous dis, mon 'yeut'nan'. Une odeur âcre et puissante qui vous envahit l'espace olfactif en un rien de temps. Si t'as pas ton A.R.I. sur le groin, t'as presque envie de laisser le feu prendre sa part pour détruire cette odeur dégueulasse.

« Et une fuite de gaz enflammée, vous en avez faite ? Non ? ah, ça, je vous le conseille vraiment ! Pour tout vous dire, ce n'est pas loin d'être ma préférée, notamment quand vous êtes tout près de la flamme, là où le gaz échauffé s'enflamme et laisse s'échapper des arômes très nets, si caractéristiques, qu'on serait presque capables de reconnaître un site de production gazier rien qu'à son fumet propre.

« À ce propos, ne me parlez pas de ce satané mercaptan ! ça c'est de l'arnaque. On enrobe le gaz naturel, soi-disant inodore – alors que moi, je vous dis que non, il sent quelque chose de caractéristique – on l'enrobe, disais-je, de ce produit chimique à l'émanation piquante et très tenace. Non, c'est une misère, que ce produit puant. Vous savez à quoi ça me fait penser ? à ce genre de parfum bas de gamme dont les gens de peu s'inondent les dessous de bras pour masquer des remugles fauves. »

Je resserrais une bière au vieux et, la dernière gorgée bue, celui-ci reprenait son monologue.

« J'aime bien aussi les grands feux d'entrepôt, non pas tant quand toute la cargaison brûle – parce que là-dedans, il y a tout et n'importe quoi et ça ne sent rien d'intéressant, c'est le vrai souk des odeurs – non, mais quand le métal chauffe. C'est ça qu'est bon dans le bon vieux feu d'entrepôt, quand la structure en acier est touchée par le foyer de l'incendie. Aux 300°C, les premiers arômes se libèrent et montent très haut dans l'atmosphère

et tu t'en parfumes si t'as la chance d'être en haut d'un escabeau, DDI à 30 mètres. Aux 600°C dépassés, le métal rougit puis, tordu, chauffé à blanc au cœur, donne tout ce qu'il a de parfums uniques et incomparables de finesse.

« Mais je vais vous dire le feu qui a ma préférence, celui devant lequel tous les autres n'ont ni la beauté ni la senteur, celui qu'hélas nous faisons de moins en moins, un feu de vieux pomplard, oui, car, mon 'yeut'nan, tout fout l'camp, c'est le feu de mur en pan de bois.

« Que voici un feu précieux, aux essences ténues, aux effluves rares et fugaces, car c'est un feu qui ne brûle guère, qui ne produit pas de flammes. Oui car la flamme est l'ennemi des molécules aromatisées, qui émanent des chevrons qui se consomment lentement, presque subrepticement, parfums enfouis au cœur du bois enfermé entre quatre murs. Là où il n'y a pas beaucoup d'air, que peu d'oxygène, alors le feu se donne à sentir, comme une femme qui se déshabille lentement, l'air de rien, sans y paraître... Le feu, il vous fait un strip-tease, il te donne mille cadeaux, de toutes petites et frêles fragrances, il t'offre les molécules, une par une, qui ont le temps de venir te chatouiller les muqueuses, il se laisse sentir, déguster et apprécier pour ce qu'elles sont : du parfum à l'état pur. »

Voilà ce qu'il disait, l'adjudant-chef.

Gilles Davary

Comme elle me manque ! Si je m'y attarde, un vide vertigineux s'empare de moi. Surprenant et incroyable !

On en rencontre bien quelques effluves à l'étalage du marchand de légumes, à l'automne.

Le premier choix arrive de Pologne. Et les bouleaux des forêts de Mazurie évoquent l'humidité putride qui lui est nécessaire. Mais l'étalage du marché réginauburgien ne suffit pas à faire surgir en moi la complétude de cette odeur fondamentale et existentielle.

Il faut bien sûr une forêt de résineux. La résine puissante qui dilate jusqu'aux plus délicates alvéoles pulmonaires.

Ensuite, il a plu longtemps, une grosse pluie chaude d'orage qui a raviné

les chemins pentus.

Les escargots ont surgi et nous les avons chassés dès la première éclaircie. Enfermés dans une cage grillagée, ils jeûneront jusqu'aux derniers jours des vacances, avec pour toute nourriture le thym, l'anis et la feuille de laurier, qui donnera à leur chair le goût parfumé de Lozère. Ils feront le délice du repas servi le dernier dimanche précédant le retour à la vie citadine.

Long aparté, qui concrétise notre impatience. Car après l'orage, il a fallu attendre !

Les enfants empressés que nous sommes demandent sans cesse : « Ça y est ? On y va ? – Non, répond le fermier de Reynets [prononcez 'reynetch' !]. Je te dirai demain en montant les vaches au pré. Pas encore. Pas encore. »

Trois longs jours, trois longues nuits.

Ce matin-là, on nous réveille à l'aube.

Quelle idée ! Qui pourrait croire qu'elles vont se sauver ?

Moi, l'enfant de 8 ans, reste incrédule. « Ces forêts et ces prés sont à toi, Tonton !

– Il faut y être les premiers, répond-il. Les autres savent bien qu'elles sont là ! »

Chaussés de nos bottes – attention aux vipères et aux ronces ! – et, brandissant notre bastou, nous dévalons les prés, sautons le ruisseau des Rives – flic floc, grenouilles et écrevisses –, et gagnons ma forêt sacrée de pins, tout là-haut. Car, si c'est à Tonton, c'est à moi aussi ! À la sueur ruisselante de mes efforts, à mon halètement court, à nos mollets épuisés, mes petites jambes ont parcouru trois bons kilomètres.

Dispersion générale ! On dirait l'ordre donné à une armée qui se déploie pour encercler l'ennemi !

L'œil vif, je pars à l'instinct, certaine de voir surgir le petit point orangé tapi aux creux des ondulations moussues.

La voilà, couverte de sa crinoline orangée, bordée d'une soierie diaphane. On se croirait perdu dans un vallon, à l'aube de l'humanité, parfumé de l'humus humide primitif.

Elles essaient toujours par grappes, de sorte que plusieurs autres corolles orangées surgissent sous mon œil exercé !

Coupant délicatement leur col gracile, je remplis bien vite mon panier de rotin. Le pied resté en terre permettra leur repousse.

Voilà les ingrédients nécessaires à cet unique instant de plénitude éternelle.

Il faut la pluie d'orage, la longue attente de trois nuits, l'effort physique pour atteindre la forêt de pins de Tonton, l'épaisse mousse humide.

Voici ce qui installe l'atmosphère de mes bonheurs d'enfant en vacances, et crée soudain *la girolle, la vraie*.

Claude

« S'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé... »

Cléo était décidément une jeune femme malicieuse. Elle se savait jolie et elle était bien décidée à en tirer parti. Son nez faisait sa fierté : fin et retroussé, il était constellé de taches de rousseur. Son côté femme-enfant faisait craquer les hommes.

Cela avait commencé dès l'enfance, se remémorait-elle, le sourire aux lèvres. Plusieurs garçons de sa classe et même des « grands » se disputaient sa préférence et elle obtenait déjà ce qu'elle voulait d'un battement de cils. Pour la belle ingénue, on se bagarrait à la récré, on redoublait de présents : carambars, pâtes de fruits et même fleurs arrachées à la sauvette dans un quelconque massif municipal.

À l'adolescence, elle avait découvert les plaisirs du maquillage et elle avait appris à mettre ses traits en valeur : ses yeux verts en amande rehaussés d'un trait de liner pourpre, sa bouche finement ourlée de rouge, ses pommettes hautes et... ce bien joli nez. Elle en ombravait savamment les ailes pour l'affiner encore avant de déposer un nuage de poudre pour fixer cet artistique travail. Sur les photos de ses différents profils sur les réseaux sociaux, elle se débrouillait toujours pour se placer de trois-quarts de façon à magnifier ce nez, tellement charmant.

Au cours d'un déplacement professionnel, elle avait fait la connaissance de Julio, un Italien mâle et sûr de lui, accoutumé aux conquêtes amoureuses faciles et nombreuses. Elle avait usé de toute sa séduction féminine pour le vampiriser et le fait est qu'il lui passait tous ses caprices. Il lui aurait offert un empire s'il en avait eu le pouvoir !

Cependant, son ancien petit ami, Marc-Antoine, se morfondait d'amour

pour elle à Paris dans l'attente de la revoir et, de retour de son séjour romain, elle ne savait quelle décision prendre. La belle était indécise, voyez-vous, et elle en fronçait le nez.

Alors qu'elle réfléchissait face à son miroir préféré, qui ne lui avait jamais menti, elle eut une révélation : le seul auquel elle serait à jamais fidèle et dévouée, c'était Osiris, son chat égyptien adoré. Les autres, elle continuerait à les mener par le bout de son adorable petit nez !

Anne-Cécile

Cyrano

On l'appelait Cyrano, bien qu'il fût originaire de Villetaneuse.

Faut dire que c'était le genre de type qu'on ne mène pas par le bout du nez, voire qui avait tendance à te bouffer le nez, voire à tordre le nez à ceux qui avaient l'air de mettre leur nez dans ses petites affaires.

Il n'avait pas l'habitude de se casser le nez, alors, pensez donc si la moutarde lui montait au nez si vous faisiez un truc les doigts dans le nez quand la chose lui échappait, au nez et à la barbe de son ego, surdimensionné, comme si les événements lui faisaient un pied de nez.

Toutefois, comme il était d'un naturel joyeux et bon vivant, il ne disait pas non pour s'empiffrer jusqu'aux trous de nez et piquer du nez dans la bouteille. Et quand il avait un coup dans le nez, fallait pas trop montrer son nez à la fenêtre ou bien il fallait respirer par le nez et mener une discussion nez à nez avec lui, pas facile quand il parlait du nez. À moins que vous ne préfériez mettre le nez dehors plutôt qu'il ne vous claque la porte au nez.

Ainsi était Cyrano, de son vrai nom René.

Papier, donne-moi la place,
Pour mon encre tenace
Dont l'odeur garde la trace
De mes pensées fugaces.

Gilles Davary

Ton forfait se voit comme le nez au milieu de la figure. D'ailleurs, tu as le nez qui remue. Attention, si tu persistes, ton nez deviendra aussi long que celui de Pinocchio !

Ah, jeudis endiablés ! Que de bêtises nous avez-vous permis d'inventer. Maman rentrait déjeuner, repartait à 14h. Son retour était attendu à 18h, celui de papa à 20h.

Quatre longues heures suffisaient au duo de gamines à l'imagination inventive que nous formions ma sœur et moi.

Un souvenir reste dans les annales familiales.

Ce jeudi-là, nous allions faire des crêpes. Notre subtilité voulait que « ça ne se voie pas ».

Si l'on prend deux œufs sur la douzaine, ni vu ni connu !

Plusieurs litres de lait d'avance ? Notre prélèvement n'apparaîtra pas.

Sucre et farine ? Le paquet est opaque. Ponction indétectable !

Hum, qu'elles étaient fameuses ces crêpes interdites ! Vite, vite, maman rentre bientôt.

Magiquement, la vaisselle est faite, rangée, la cuisine brille du sol au plafond, sans oublier la cuvette que maman pose toujours sur la plaque du fond de la cuisinière.

Nous descendons dans la cour et enfourchons nos bicyclettes. Tranquilles et décontractées, nous roulons comme deux fillettes sages et irréprochables.

Soudain, notre voisine, Mme Soulas, de sa fenêtre du quatrième, hurle : « Claude, Françoise, montez vite ! »

Elle nous attend sur le palier : ça sent le feu à plein nez. « Dépêchez-vous. Faut appeler les pompiers ! »

Entrant en trombe, l'horreur se montre : une épaisse fumée âcre sort de la cuisine. Mme Soulas court jusqu'au fond de l'appartement. Visiblement, le seul lieu inquiétant est la cuisine. Cependant, il n'y a pas de flamme.

La fenêtre grande ouverte laisse échapper la fumée et permet de voir... la cuvette en plastique de maman, toute fondue ! Quelle horreur ! Ça sent le plastique à plein nez. Maman va le savoir. Naïveté d'enfant : cette idée m'effraie plus que d'avoir évité l'incendie !

Hélas, nous avons oublié d'éteindre la cuisinière.

Cette fois, rien à voir avec le morceau de sucre ou le biscuit chipés au nez

et à la barbe de maman. L'heure est grave. La punition sera sévère. Pire encore : papa s'en mêlera !

Claude

Corine avait eu le nez fin de me proposer de l'accompagner au Slava's Snowshow, ce spectacle créé par le grand nez russe Slava. Couleurs rieuses, lumières tantôt franches tantôt tamisées, musiques féeriques et exotiques accompagnaient le jeu, le langage du corps et les expressions du visage du célèbre nez rouge et de ses acolytes. Inimaginable de piquer du nez devant un tel spectacle, le public était captivé, conquis. C'était un enchantement, une immersion dans un univers poétique et tendre.

Le spectacle terminé, nous nous retrouvâmes dehors... Il bruinait, l'atmosphère était devenue fraîche et humide.

Évelyne

On ne pouvait pas se sentir. Lui avec sa voix nasillarde, toujours à raconter des histoires qui sentaient le soufre, où il échappait comme par miracle au nez et à la barbe de la police. C'était des mensonges tout ça, gros comme le nez au milieu de la figure.

Alors, moi, un jour, la moutarde m'est montée au nez et je lui ai dit : « Tes histoires, c'est du flan, t'as un verre dans l'nez pour essayer de nous faire gober tout ça. Tout juste que si on te pressait le nez, il en sortirait du lait...

Alors, hein, à d'autres... »

Alors là, il s'est levé et s'est approché de moi. On était nez à nez. Il s'est mis à hurler que je ne manquais pas d'air et, en me faisant un pied de nez, il est sorti en me claquant la porte au nez.

Mannick

Ai-je eu le nez fin en m'inscrivant à cet atelier ?!
Pas si sûre !
Je me casse le nez sur l'exercice des parfums.
Je suis nez à nez avec mon cahier.
Je me gratte le nez alors que mon stylo devrait gratter le papier !
Encore heureux que je ne pique pas du nez !
Peut-être que je manque de nez ou que mon nez est bouché quelque part
ou encore que mon odorat est sans mémoire ?
Quelle sensation de vide !
Alors je lève le nez, regarde mes collègues d'écriture, inspirés, le nez dans
leur cahier... Certains se frottent le nez, d'autres froncent le nez mais
personne ne se bouffe le nez !
Personne n'a un verre dans le nez non plus ! Cela se verrait comme le nez
au milieu de la figure, c'est sûr !
À vue de nez, l'exercice est bientôt fini et je vais pouvoir mettre mon nez
dehors !

Laurence

Douces senteurs boisées du chemin ombragé menant à la bibliothèque
cosy de la maison de Chateaubriand, où trois heures durant, les mots
courront sur les pages des cahiers d'écolier.

Édith Hélène

*« [...] quelque chose de notre enfance
s'attache aux lieux embellis par
elle, comme une fleur communique
son parfum aux objets qu'elle a
touchés. »*

« Un voisin de la terre de Combourg
était venu passer quelques jours au
château avec sa femme, fort jolie. Je
ne sais ce qui advint dans le village ;
on courut à l'une des fenêtres de la
grand'salle pour regarder. J'y arrivai
le premier, l'étrangère se précipitait
sur mes pas, je voulus lui céder la
place et je me tournai vers elle ;
elle me barra involontairement le
chemin, et je me sentis pressé entre
elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce
qui se passa autour de moi. »

13 mai 2017

Affinités électives

Pour ouvrir la biennale littéraire consacrée à Goethe, *Les Affinités électives* nous ont inspiré la rencontre de quelques couples d'inconnus pour lesquels nos plumes ont façonné l'alchimie d'une étincelle ou d'une répulsion ! Puis, nous nous sommes interrogés sur les multiples manifestations du hasard...

Par une journée grise de début janvier, Émeline Dupuis descendit rapidement du RER C. Elle était en retard... Il faisait froid, humide.

Elle s'emmitoufla dans son long manteau de fourrure synthétique puis accéléra le pas.

Elle était partagée entre la nécessité d'avancer dans l'organisation des réunions du prochain séminaire réglementaire et l'envie irrésistible de rentrer chez elle, de se replonger dans la lecture du dernier roman de Sylvain Tesson, *S'abandonner à vivre*, en buvant à petites gorgées un *yogi tea* parfumé au gingembre...

Son pied droit glissa sur un caillou, elle sentit le ligament de sa cheville lâcher et tomba sur le trottoir.

Elle tenta de se relever, y parvint mais une douleur fulgurante à la cheville l'empêcha de poser son pied au sol.

Qu'allait-elle faire ?

Un groupe de personnes descendues elles aussi du RER arriva à son niveau.

Il y avait deux femmes et un homme. Tous se rendaient au bureau dans la même entreprise.

L'homme, Simon Langevin, cadre financier, proposa tout d'abord à Émeline de s'appuyer contre lui tandis que l'une des deux femmes prit son lourd sac à main pour la soulager.

Émeline croisa le doux regard gris bleu de Simon et les traits racés de son visage.

Elle lui trouva une forte ressemblance avec l'acteur Lambert Wilson.

Simon avait une réunion importante qui allait débiter dans dix minutes mais il était touché par les larmes qui avaient jailli des grands yeux verts d'Émeline. Comme elle ne parvenait toujours pas à poser le pied au sol, il décida de la porter sur son dos et de se rendre ainsi au poste de sécurité de l'entreprise où tous deux travaillaient... Il leur restait 150 mètres à parcourir.

Émeline commença à trouver la situation presque burlesque, elle n'avait plus du tout froid. Simon se surprit à réaliser qu'il n'était plus pressé d'arriver à l'heure. L'un et l'autre vivaient ce moment inattendu avec intensité.

Émeline ne sentait plus la douleur de sa cheville, Simon sentait à peine le poids d'Émeline sur son dos. Il se dit qu'il ne l'avait jamais encore croisée dans les couloirs moquetés de la société, il allait lui demander son numéro de téléphone, désireux déjà de la revoir alors qu'elle était encore à califourchon sur son dos !

Évelyne

C'était un de ces longs week-ends de mai qui ravissent les uns – Ah ! je vais rattraper le temps perdu, ranger mes papiers, vider mes armoires, voir les amis, souffler un peu, me reposer – mais qui angoissent les autres – comment tuer le temps, comment éviter ce face à face stérile ou redoutable avec soi-même, cette solitude abyssale d'où l'on sort épuisé ?

Il faisait beau, l'air était doux, rempli d'odeurs printanières.

Ils habitaient près du château du Roi Soleil. Elle, boulevard de la Reine ; lui, boulevard du Roi. Joli début pour une histoire de rencontre. Un vrai décor d'opérette. Les bosquets du château allaient leur prêter leur fraîcheur. Les bassins allaient leur proposer les reflets changeants du ciel et les fontaines leurs sonorités mélodieuses. Ils avaient décidé l'un et l'autre d'aller se mêler à la foule des jours de fête.

Ce fut lui qui l'aperçut le premier, de dos, habillée d'une robe de soie fleurie au large décolleté. Il fut frappé par la blancheur de ses épaules et la hauteur de son chignon qui surplombait curieusement sa tête et lui donnait un port de reine. Lorsqu'elle se retourna, il eut l'étrange impression d'être entré dans un tableau de Mme Vigée Le Brun. Il s'approcha de cette apparition et, mi intimidé, mi amusé, il se surprit à dire :

« Mes hommages, majesté. »

Un éclat de rire lui répondit. C'était bon signe. Les femmes aiment les hommes qui les font rire. Il se demanda toutefois si elle se moquait de lui lorsqu'il l'entendit lui dire :

« Marie-Antoinette Ren...

– Reine de France, bien sûr, coupa-t-il.

– Non, Renbold, simplement » s'amusa-t-elle.

Il poursuivit :

« Je me présente : Jean-Pierre Koe... »

Avec vivacité, elle compléta :

« Ah ! Koenig, roi de France, bien sûr.

– Non, Koeller, simplement. »

Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre. Ils avaient le sens de l'humour...

Mannick

Quand ils étaient arrivés à cette soirée, Giuseppe Condimi et Catherine Rapposelli ne se connaissaient pas. Ils n'avaient même jamais entendu parler l'un de l'autre.

Les Werner, leurs hôtes, avaient organisé une petite fête dans leur maison de Seine-et-Marne, afin de célébrer leurs anniversaires. À vrai

dire, Michèle avait déjà fêté ses 50 ans l'année précédente mais, parce qu'elle avait un an de plus que son mari, elle avait trouvé judicieux de fêter de nouveau avec lui cette étape symbolique. Ainsi, leurs convives les considéreraient définitivement comme ayant le même âge. Non pas que cette légère avance sur lui soit importante mais cela avait toujours un peu gêné Michèle.

La soirée rassemblait leurs amis de toujours, d'autres plus récents et la famille proche. Elle leur semblait prendre une bonne tournure ; les invités alternaient entre danse, bavardages et grignotage. Et le buffet était particulièrement réussi. C'est d'ailleurs lui qui offrit l'entrée en matière de la conversation entre Giuseppe et Catherine :

« Les petits fours sont délicieux.

– Oui, je connais leur traiteur, c'est un Italien.

– Moi aussi, je le suis, italien.

– J'avais deviné : votre accent... Ma famille vient également de Bologne. »

Et le dialogue se poursuivit sur le même mode, badin et léger.

Plusieurs fois, ils s'éloignèrent l'un de l'autre, happés par un groupe, d'autres connaissances. Mais leur premier contact avait été électrique. Et comme si une force magnétique les attirait, leurs regards se retrouvaient, sans qu'ils l'aient volontairement cherché. Au fur et à mesure que s'écoulait la soirée, la tension grandissait, non entre eux, mais dans la façon dont ils considéraient cette nouvelle relation. Elle leur parut évidente, d'une évidence folle. Ils ne pourraient pas s'y soustraire. Ce qui leur avait paru d'abord sans conséquence, de l'ordre du flirt, devenait grave, sérieux. À leur insu, ils s'engageaient mutuellement. C'était d'une force inouïe.

La présence de leurs conjoints respectifs leur revint brusquement à l'esprit. Le mari de Catherine avait affiché un air superbement indifférent mais commençait à trouver la plaisanterie un peu longue. Quant à Alicia, l'épouse de Giuseppe, c'était l'Italienne telle qu'on se la représentait : elle était maintenant au bord de l'explosion.

Mais il était trop tard. Ces considérations n'avaient plus aucune importance. Giuseppe s'éclipsa pour fumer une cigarette, Catherine fit mine de se diriger vers la salle de bains. Ils se retrouvèrent en quelques minutes dans la voiture de Catherine et s'évadèrent de leur ancienne vie définitivement.

Pascale

Qu'est-ce que le hasard ? Posée ainsi la question ressemble à un rideau de théâtre dont l'ouverture offrirait au regard le déroulement de faits qui, s'entremêlant, arriveraient à construire une histoire façonnée par une série de contrepoints se juxtaposant les uns aux autres.

Comme pour « Les jeux de l'amour et du hasard » par exemple ou bien encore la simple coudée d'une tricoteuse qui peuvent invoquer le hasard. Le petit Prince avec son écharpe qui vole au vent évoque symboliquement lui aussi des effets du hasard et au-delà même, jusqu'à l'implication du destin propre de son auteur.

Et à supposer que le hasard, se jouant parfois du hasard, en tricotant et détricotant sans cesse les fils invisibles du temps qui passe, lui, inexorable et sans bruit ni fracas, fasse que par derrière nous, dans notre dos, comme en sous-main, pour nous surprendre ainsi, surviennent alors quelques accidents ou incidents, dont on dira plus tard : Ah ! Tiens ! Ce sont les faits ou l'effet du hasard !

Encore pouvons-nous supposer que le hasard échapperait aux dieux ? Subjectivement sûrement ! Et si par un effet dû au hasard l'homme échappait lui aussi aux dieux mêmes ! Alors hommes et dieux juste par hasard ne joueraient-ils pas objectivement ensemble sur l'échiquier des possibles, nous rendant nous hommes objets du hasard, et dieux fruits du hasard. L'olympes le concevait ainsi, du moins si par hasard il s'en souvient encore.

Marie

On dit parfois que le hasard fait bien les choses, et pourtant certains pensent qu'il n'y a pas de hasard.

Alors si vous l'avez rencontré par hasard, c'était sûrement votre destin...

Laurence

« [...] je ne ressens point une mauvaise
joie du hasard qui mêle mon nom
d'un jour aux événements des
siècles. »

« On m'avait recommandé de me promener au clair de la lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices lointains paraissent comme les ébauches d'un peintre ou comme des côtes effumées vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome ; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colysée. »

17 juin 2017

Promenade sensorielle

Le climat estival et le parc de la maison furent un cadre sensoriel idéal pour ciseler et écouter nombre d'haïkus. Puis, du rythme des syllabes nous sommes passés à celui des pas, et variétés de promenades se sont fait écho...

Audition

Cet enfant qui rit
J'entends sa vie sur mon âme
Puis, l'avion aboie

Sensation

Caresses du vent
Un moustique sur ma veine
À la tienne petit

Olfaction

Mes doigts frottent l'écorce
Vient une odeur de terre
Puis de thé fumé

Vision

Ce tronc bien moussu
Un terrain d'atterrissage
Pour insectes velus

Jeezy Savanes

Las et pensif
Le cyprès chauve de Louisiane
Repose sa branche alanguie
Sur son coude rugueux

Son tronc pourpre
Aux stries verticales s'élançe
Vers l'azur

Le catalpa d'Amérique
Étend ses longs bras tentaculaires
Telle une pieuvre alanguie

Les rhododendrons mauves
Masquent les cariatides
De la demeure classique

Sur la grande prairie
Sous un toit de feuillage
L'abri des moutons exhale
L'odeur âcre de leur litière

C'est un arbre élancé
Au feuillage vert tendre.
Qui est ce sujet ?
Curieuse, je m'approche et lis
« Sous-bois interdit » !

La taupe émerge
De son monticule terreux
Qui rivalise avec sa voisine
La meule de foin
Fraîchement coupée

La vigne vierge
Blanche et rose
Élance ses entrelacs
Autour de l'escalier à vis

Instant d'extase
Inspiration profonde de yogi
Après du ginkgo chinois

Le petit mur de pierre
S'étire,
Mince ruban ridicule
Qui ceint le gigantesque parc luxuriant

Évocation du Grand Bé
Le rocher pointu
Brise la vague écumante
Qui déferle

Claude

Rosignol chante
Le doux vent me rafraîchit
Pensées apaisées

Abeilles volettent
Blancs nuages cachent soleil
Arbres appellent la pluie

Compte sur mes doigts
Les syllabes à chaque fois
Je m'amuse comme autrefois

Couchée sur la Terre
Vent chaud caresse ma peau
Paupières qui se ferment

Mélodie d'oiseaux
Un avion brise l'harmonie
Rossignol réplique

Évelyne

Au pied de mes arbres, je vivais heureux

Allongé au sol,
Bonjour petites bestioles,
Avec vous je dors.

Libanais tu es
Tout vert, tout beau et si haut
Parasol tu fais

Vaste chantilly
Crème flottant dans les cieux
Moins vite les nuages

Sieste sous le chêne
Venté, secoué et ça tombe
Oui, j'ai l'air d'un gland

La Tour Velléda
Chateaubriand autrefois
Ici tout s'efface

Ah maudit haïku
Comme un gosse mes doigts je compte
Toujours un de trop

Ta robe, tes cheveux
Au pied du grand marronnier
Je t'ai attendue

Gilles Davary

Chacun tend l'oreille
Goûtant les syllabes lues
Ballade haïku

Sous les arbres
Goûter de syllabes comptées
Ballade haïku

Tremblement des feuilles
Bruit sourd, un moteur ailé
L'avion est passé

L'herbe derrière le sous-bois
Les écrivains passent
Au bord du chemin

Cristal des voix d'enfants
Cailloux qui roulent sous les pieds
Promenade en famille

Assise sur le banc
Ses yeux embrassent le ciel
Encre sur la feuille

Talons haut perchés
Trous, bosses et chemins pentus
Grand risque de chute

Laurence

Il faut que la chaleur du soleil ait commencé son estompe. L'un de nous dit : « Et si on allait marcher un peu ? » et rejoint l'autre en pensée. Nous partons en direction de l'ouest. Il paraît que c'est instinctif, marcher face

au soleil. Les pieds dans l'écume fraîche des vagues s'enfoncent avec délectation dans le sable fin. Il flotte un air d'infini sur ce périple rituel. Avec la marée, l'eau monte peu à peu jusqu'aux genoux et lèche parfois la taille. Le pas est pesant sous la caresse ferme de l'eau, mais le cœur est léger dans la douce lumière du soir. Au camaïeu d'ocre et d'ambre du sable, le miroir de l'eau qui étire la fin de sa course renvoie des camaïeux d'azur, de gris, de jaune et d'abricot, douces nuances du voile vaporeux qui s'étend jusqu'à l'horizon. Ligne plate et vibrionnante qui aimante le regard, rencontre apaisée du vert marin et du bleu céleste. Nous ne disons mot. La musique ronflante et déferlante du ressac berce notre âme comme une mère son enfant. Souvenirs du cocon liquide, souvenirs des premiers câlins, cette déambulation nous ramène aux sources mêmes de nos vies. Après quelques kilomètres l'un de nous dira : « J'ai mal aux pieds » et nous retournerons tranquillement par la plage ou le sous-bois. Le cœur empli de cette provision d'éternité.

Dominique

Longtemps j'ai détesté la promenade.
Pour aller où ?
Pour faire quoi ?
Et puis il faut marcher ?
Combien de temps ?
Quelle idée !
La promenade ?
Des pyjamas rayés qui tournent en rond à heure fixe.
Des pensionnaires en fauteuil que l'on sort pour prendre l'air.
La peur d'une mauvaise rencontre.
Le risque de l'orage menaçant.
Et toutes ces choses à faire ici...
Pas le temps ! La promenade c'est bien pour les autres !
Alors j'envoyais promener l'idée de la promenade et les promeneurs avec !
Quelle bêtise !

Deux jambes qui marchent
La liberté
Alors aujourd'hui j'y vais ! Me promener !
Pour voir
Pour regarder
Pour dessiner
Pour écouter
Pour découvrir
Pour sentir
Pour respirer
Pour vivre...

Laurence

Promenade de la liberté

Ma mère préparait la valise et déjà les fourmis gagnaient mes jambes de gamine. Cela s'appelait « Vacances » et sous-entendait « Lozère, paysans, champs, forêts, troupeaux... »

Elles démarraient à la gare de Lyon lorsque nous grimpons dans nos couchettes du long train à vapeur, et y dormions, bercées par le crissement métallique des roues sur les rails. Tra laing, tra laing, tra laing.

Le ralentissement brutal, la sonnerie intermittente de la locomotive, annonçaient l'heure, 5h, à laquelle le train abordait avec précaution sa traversée du Viaduc de Garabit. Svelte monument métallique lancé par-dessus la Truyère. Imaginez la Tour Eiffel jetée par-dessus un gouffre profond, œuvre de Gustave Eiffel dont le viaduc fut un des fleurons.

Nous serions bientôt arrivées et ressemblerions à des fauves parisiens que l'on allait lâcher dans une nature vierge et sans obstacles.

En perspective, deux mois de courses incessantes avec nos copains fermiers que l'école séparait chaque année. Il y avait les jeux, attrape-têtard, attrape-libellule, sauts géants par-dessus la mare de bouse, sauts de l'ange depuis le grenier à foin jusque dans la meule fraîchement amassée, à l'odeur forte gorgée de soleil, escalade des murets, galipettes

dans les prés escarpés, ascension du ruisseau, en sautant de pierre en pierre, sans se mouiller les pieds !

Mais, ce qui m'enchantait plus que tout, c'était de suivre les gamins fermiers dont la vie était chargée de vraies responsabilités. Il leur fallait aider à la traite des vaches, assis sur le trépied puant de bouse, et presser les pis soyeux. Parfois, on nous le permettait, lorsque la vache était paisible ! Mener les vaches au pré, fort éloigné pour nos jambes d'enfants. La moisson rassemblait les fermiers et nous ne ménagions ni nos efforts ni notre sueur pour apporter les bottes de blé jusqu'à la batteuse.

Disparition totale des contraintes, repas vite expédiés, toilette sommaire – on allait chercher l'eau à la fontaine dans des brocs –, et sommeil lourd chargé de l'ivresse de nos corps éreintés.

La grande toilette avait lieu dans le Lot, lorsque mère et tante descendaient leur lessive à frotter, et que papa pêchait la truite, avec le bon espoir d'en faire le repas du soir.

Le savon vite passé, nous passions l'après-midi à patauger. C'est là que papa nous a appris à nager.

C'est aussi sur les bords du Lot qu'on choisissait la branche droite qui deviendrait notre bastou de l'année. Il restait à le ciseler avec sa marque d'appartenance, en évidant les contours d'écorce avec nos opinel, ce qui nous demandait temps, imagination et dextérité.

Dès 5 ans, j'ai su tricoter.

À l'heure chaude, je m'installais sur le perron de la mairie-école, à l'ombre, en face de la maison de mon oncle. Que d'habits j'ai tricotés à mon poupon Jean-Claude ! Gilets, pulls, culottes bouffantes, chaussons, gants. Les grandes personnes me félicitaient pour mon travail d'experte à mélanger élégamment différentes couleurs de laine.

À la dernière semaine d'août, la place carrée que bordaient la mairie-école, la maison de tonton, celle d'Alicia et celle de Fernand, toutes quatre reliées de fils électriques, était le lieu de rassemblement des hirondelles. Un matin, elles se perchaient là, volaient d'un côté, de l'autre, les jeunes s'entraînaient, dans des incessants sifflements stridents. Cela durait deux jours. Les villageois s'attardaient sur la place que, pour ma part, je ne quittais plus des yeux. Quelle magie gracieuse ! Soudain, le silence revenait. Elles étaient parties nuitamment et volaient vers l'Afrique où elles passeraient l'hiver. C'était d'autant plus fascinant qu'à ce moment-là, les explorateurs découvraient l'Afrique, des tribus nouvelles.

Quel événement extraordinaire que la découverte de ces petits humains, les pygmées !

C'étaient deux mois enchantés, de corps vivant et débridé jusqu'à plus force, qui calmaient nos jeunes ardeurs avant de retourner soudain à la vie studieuse d'écoliers parisiens, enchaînés à nos pupitres.

L'évocation de cette promenade effrénée, enthousiaste, de plaisirs forts et constants, ravive encore aujourd'hui les fourmis dans mon corps, qui se calme dès que le prochain départ vers l'aventure se profile.

Claude

Feuilles de houx anguleux, vert foncé pour les plus grandes, vert tendre pour les plus petites...

Le chant du rossignol soudain retentit. Il fait écho au tintement des verres reposés sur les tables du salon de thé d'à côté.

Je quitte la partie ombragée. La chaleur du soleil surprend ma peau tout étonnée...

« Vous dessinez ? » me demande une petite fille au bras gauche cassé. Son plâtre est joliment colorié.

« Non j'écris ! »

Des applaudissements retentissent plus loin sur la droite.

J'avance lentement, satisfaite de constater que les sandales achetées ce matin sur le marché ne blessent pas mes pieds.

Je continue d'avancer et là toute étonnée, c'est un splendide paysage d'arbustes au premier plan, d'arbres majestueux au second, un mélange subtil et travaillé de verts divers et variés.

Le chant du rossignol retentit à nouveau.

Il chante sa joie de l'été. Ici et là, quelques branches au sol... Un bébé se met à pleurer... La lenteur de mes pas accentue mon bien-être.

Plus loin, un arbre immense !

Chic, il est divisé en cinq troncs au centre desquels je vais pouvoir m'installer ! C'est chose faite.

À présent c'est le cri des pies qui retentit.

Deux femmes, à la conversation animée, passent... tout à leur histoire,

elles ne remarquent pas la beauté des alentours, l'invitation à profiter de l'instant.

Je m'adosse à l'un des troncs. Des effluves de terre asséchée caressent mes narines tandis que des oiseaux entonnent des chants mélodieux et ravissants.

Une brebis bêle. S'est-elle égarée ?

Ouaps. Un moustique perfide me pique l'omoplate, et je me souviens avec tendresse et amusement de l'été précédent passé en compagnie de mes amis du sud quand mon pied doublé de volume suite à la piqûre d'un aoûtat m'avait conduite à l'hôpital régional. C'était en juillet et j'ai commencé à écrire une histoire, leur histoire, la mienne aussi.

Deux papillons blancs passent et repassent devant moi et me ramènent à ici et maintenant. Quelle heure est-il ? Je vais rejoindre le groupe de l'atelier d'écriture et partager avec les autres le goûter final de l'année. Cette attention d'Olivia me touche, ce goûter c'est la fin de l'atelier, c'est aussi le début de l'été.

Évelyne

100 m sur 100 m

Ce prisonnier-là n'aura pas le droit de faire du sport, pas de course, pas besoin de se maintenir en bonne condition physique.

À quoi cela lui servirait-il ? fait judicieusement remarquer le directeur.

Tout au plus aura-t-il droit à quelques minutes de promenade quotidienne. Mais peut-on appeler promenade la déambulation pédestre dans une cage, dans un cube grillagé sur quatre de ses faces, hormis le sol bétonné et le mur de même farine du bâtiment qui constitue la cellule, elle aussi cubique ?

C'est bien assez que de gaspiller ainsi les subsides de l'État, soutient le directeur. Déjà qu'il faut deux hommes pour surveiller ce seul-là !

Chaque jour donc, l'homme marche cent mètres de long, virage à 90° à gauche, reprise de la marche sur cent mètres, cent soixante-dix-sept pas environ ; à nouveau, virage à gauche, de même degré, puis cent mètres

encore. Dernier virage et cent mètres pour repasser devant la porte de la cellule. Voilà le Grand Tour, et la promenade ne dure que le temps de l'ennui des gardiens. Un quart d'heure officiellement, malléable et souventes fois transformé en une dizaine, parfois douzaine de minutes. Il ne doit pas s'arrêter, seulement marcher. Ne pas courir, avancer seulement, d'un pas constant et régulier. C'est inscrit dans son règlement : un pas quasi militaire, ou peu s'en faut. Manquerait plus que la musique, le tambour pour cadencer le pas. Mais on n'est pas au cirque, répète le directeur.

Pourquoi marcher, alors, puisqu'il n'y a rien à voir, rien d'autre que d'autres façades grises, sans fenêtre, à dix mètres du grillage. Ni rien à être vu. Une vraie prison : retiré du monde.

L'homme marche.

Le prisonnier, devrait-on dire, car est-ce encore un homme ?

S'il marche, c'est que c'est un homme, a dit le directeur, humaniste averti, n'en doutons pas.

Alors qu'il marche et qu'on ne me casse plus les pieds avec ça.

L'homme fait sa promenade, de huit heures trente à huit heures quarante-cinq, parfois en partant à gauche, parfois en partant à droite, seul agrément pour briser la monotonie, seule liberté que le directeur n'a pas dû remarquer.

On devine qu'il le connaît, le grillage, au moins chaque maille à portée de regard : un point de rouille ici, une salissure là. C'est un grillage grisailleux, mat au point de ne rien refléter, de ne rien dire ni du ciel, ni du soleil.

Parfois il pleut mais l'homme qui marche n'en sait rien, à part peut-être le bruit mat des gouttes sur la bâche que le directeur a fait tendre, à trois mètres au-dessus de la cage.

Plus ou moins transparente – sans être vraiment translucide – la bâche laisse passer un flou de lumière du jour ; est-ce seulement le jour, que cette espèce de luminosité diaphane ?

Vous ne croyez tout de même pas qu'on va lui installer un projecteur ?

L'homme qui marche n'a rien d'autre à faire que marcher et attendre son heure.

Bientôt, demain, un autre jour, il marchera vers l'échafaud.

Gilles Davary

« Ce fut [...] un espace aride, couvert de digitales, qui me fit oublier le monde : mon regard glissait sur cette mer de tiges empourprées, et n'était arrêté au loin que par la chaîne bleuâtre du Cantal. Dans la nature, hormis le ciel, l'océan et le soleil, ce ne sont pas les immenses objets dont je suis inspiré ; ils me donnent seulement une sensation de grandeur, qui jette ma petitesse éperdue et non consolée aux pieds de Dieu. Mais une fleur que je cueille, un courant d'eau qui se dérobe parmi des joncs, un oiseau qui va s'envolant et se reposant devant moi, m'entraînent à toutes sortes de rêves. Ne vaut-il pas mieux s'attendrir sans savoir pourquoi, que de chercher dans la vie des intérêts émoussés, refroidis par leur répétition et leur multitude ? »

Références des citations données en exergue

- p. 11. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXXVI, chapitre 1.
- p. 12. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XI, chapitre 1.
- p. 17. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XI, chapitre 1.
- p. 20. Lettre de Chateaubriand à Joseph Joubert, Val-de-Loup, 14 juillet 1811.
- p. 35. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Voyage de Jérusalem ».
- p. 36. Chateaubriand, *Mémoires de ma vie*, livre I.
- p. 51. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre I, chapitre 1.
- p. 52. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « Voyage de la Grèce ».
- p. 64. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXIX, chapitre 14 (lettre à Mme Récamier, Rome, 3 janvier 1829).
- p. 79. Lettre de Chateaubriand au rédacteur de *La Quotidienne*, 4 juin 1832.
- p. 80. Chateaubriand, *Mémoires de ma vie*, livre I.
- p. 93. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XLIII, chapitre 18.
- p. 94. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre III, chapitre 5.
- p. 108. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre VI, chapitre 5.
- p. 121. Chateaubriand, *Mémoires de ma vie*, livre II.
- p. 122. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre III, chapitre 7.
- p. 129. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XXVIII, chapitre 17.
- p. 130. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XIV, chapitre 7.
- p. 143. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre XIV, chapitre 2.

Sommaire

Samedi 24 septembre 2016 Portrait de soi	13
Samedi 22 octobre 2016 Gourmandises	21
Samedi 19 novembre 2016 Généalogie	37
Samedi 10 décembre 2016 Mémoire de cadeaux	53
Samedi 14 janvier 2017 Mémorable quotidien	65
Samedi 18 février 2017 Biographie imaginaire	81
Samedi 18 mars 2017 Logo-rallye : l'Oulipo chez Chateaubriand	95
Samedi 22 avril 2017 Odeurs et parfums	109
Samedi 13 mai 2017 Affinités électives	123
Samedi 17 juin 2017 Promenade sensorielle	131
Références des citations données en exergue	145

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
<http://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr>

